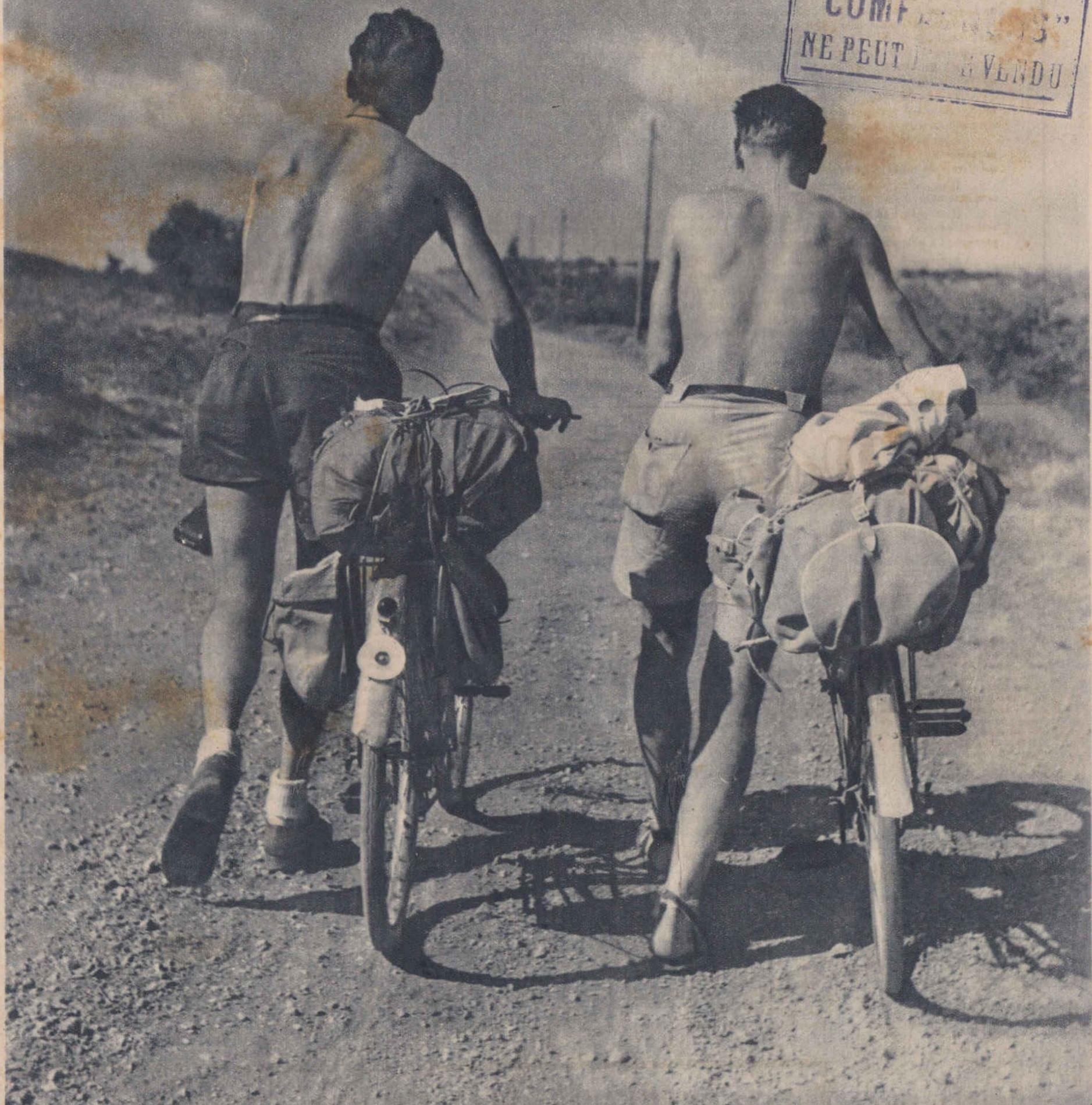


# LA ROUTE est à nous...

L'Hebdomadaire courageux  
d'une époque difficile



Samedi 22 Août 1942  
N° 96 Prix : 2 fr. 50  
81, Rue Garibaldi — LYON



LIRE UN REPORTAGE SUR LE RASSEMBLEMENT DU PUY ET NOTRE  
CAMPAGNE POUR UNE POLITIQUE FRANÇAISE DE PLEIN AIR

# SANG NOUVEAU

## LES MOYENS TEMPORELS

Les scouts et la jeunesse catholique viennent de donner à la France un spectacle inoubliable : celui de la marche convergente — souvent pieds nus — de 10.000 garçons vers le Pèlerinage historique du Puy. Ils sont allés demander à Notre-Dame de France l'unité des Français, le retour des prisonniers.

N'ayant pas par eux-mêmes les moyens pour influencer sur les faits et les événements de l'heure, ils ont voulu au moins manifester leur foi dans les forces spirituelles. Ils l'ont démontrée par le spectacle de leur énergie physique, leur courage, leur espérance. Une génération, dont l'élite est capable de tels actes de foi, autorise tous les espoirs.

Ceux parmi les Compagnons de France qui ont la foi ont suivi avec ferveur cette manifestation exceptionnelle. En leur nom, très simplement, nous voulons saluer ici nos camarades des mouvements catholiques du témoignage qu'ils viennent de porter.

Et la première réflexion qui nous inspire ce spectacle, est celle-ci : si tous ceux qui veulent la révolution française avaient la même foi dans leur révolution que les jeunes catholiques dans leur religion, la révolution serait déjà solidement engagée. Parce qu'une révolution dépend d'abord de la foi et de la force de ses révolutionnaires.

La seconde, c'est que ces jeunes pèlerins du Puy ne représentent qu'une partie de la jeunesse française. Mais, si même tous les jeunes de France étaient chrétiens, le problème français d'aujourd'hui ne serait qu'en partie résolu. En partie, parce qu'il faudrait qu'ils aient aussi les moyens temporels (ce qui veut dire les moyens politiques) de faire la révolution. Parce qu'ici nous croyons qu'il ne suffit pas de réformer les mœurs seulement, mais qu'il faut aussi, et en même temps, réformer les institutions.

Il ne suffit plus uniquement de convertir les hommes au bien, à la pratique individuelle des vertus ; il faut aussi et en même temps leur donner les moyens de les exercer dans une société juste et neuve.

Il ne suffit plus de prêcher la morale et même d'en donner l'exemple par sa vie personnelle ; il faut aussi, et en même temps, par les institutions, empêcher les méchants de nuire et pour cela s'armer contre eux.

Il ne suffit plus, autrement dit, de porter témoignage, mais il faut s'engager concrètement dans l'action.

Il se peut que notre temps redevienne celui des miracles. Et si la France se relève, ce sera peut-être un miracle. Mais notre premier devoir est d'appliquer ce précepte : « aide-toi, le ciel t'aidera ».

Autrement dit : notre génération a aujourd'hui le devoir inéluctable de s'engager dans l'action pour la « révolution nécessaire ». La révolution ne se fera pas toute seule. Le spirituel qui la porte et l'âme devra nécessairement s'incarner dans le politique. Et c'est là le vrai problème : celui des moyens et des techniques politiques. C'est le problème devant lequel on s'arrête. Or il arrivera un jour où il ne souffrira plus de délai. Sachons le comprendre.

André FABRE.

## INAUGURATION COMPAGNON A ORAN



Photos Hoka P. W. 5466 6467

Il y a quelques semaines, Oran a inauguré un important Centre Compagnon de Formation Professionnelle. De nombreuses personnalités ont tenu à témoigner, à cette occasion, leur sympathie à notre égard, en particulier MM. le Préfet d'Oran, le Général commandant la division, l'Amiral Aubin, délégué de l'Armada française, l'Inspecteur d'Académie, le représentant des Mouvements de Jeunesse, Pierre Claude, chef du Pays d'Oran, qui indiquent le sens de l'action menée par les Compagnons. La journée se clôture par un repas offert à 500 jeunes gens nécessiteux.

# Si le Maréchal savait ça...

## COMPRENDRE

Evidemment, rien n'obligeait les chefs d'entreprise à donner congé à leurs apprentis, le 25 juillet, pour leur permettre de participer au rassemblement de Randan. Rien, sinon leur cœur et une juste compréhension de leur devoir social.

Beaucoup l'ont compris. Pas tous, hélas ! Nous ne leur en ferons pas ici un reproche de mauvaise humeur. La journée était trop belle pour y mêler le moindre amer de rétrospective. Nous nous contenterons de reproduire les termes, d'une étonnante simplicité, de la lettre d'un Compagnon de la Cité de Carcassonne auquel fut refusée la joie d'assister aux manifestations.

« J'avais déjà le cœur plein de l'immense bonheur que j'allais

éprouver à voir le Maréchal. Je n'ai pas pu contenir mes larmes à la réponse du patron chez lequel je suis apprenti.

« Je n'ai pas vu le Maréchal. J'en suis encore tout triste en moi-même. Mais mon patron ne semble pas y prêter attention... »

Je pense bien que ce patron a déjà d'autres soucis en tête et qu'il n'a pas mesuré un chagrin auquel, peut-être, il ne pouvait rien comprendre. De son temps, avait-on un Chef à aimer, à vénérer, à suivre ? Tout juste quelques petites idoles interchangeables.

Et, comme ce n'est probablement pas un méchant homme, gageons que la prochaine fois il permettra à son apprenti d'aller manifester son enthousiasme.

Peut-être même qu'il lui prendra la main et qu'il l'accompagnera.

mes deux lourds camions portant huit tonnes de carottes. Les fanes enlevées, quatre tonnes seulement, soit la moitié du poids total, étaient utilisables.

Sans doute le poids des légumes vendus prêts pour la consommation serait-il de nature à désavantager le marchand, mais il serait aisé d'ajuster les prix en conséquence. Les consommateurs ne sont pas assez naïfs pour ne pas tenir compte du déchet qu'ils subissent à l'achat.

Mais en obligeant le maraîcher à ne faire transporter que ce qui est consommable, on débouteillerait les voies ferrées et on économiserait l'essence, dont chaque goutte est si précieuse qu'on la refuse même aux médecins et qu'on n'en trouve même plus assez pour toutes les ambulances.

de six francs pour frais de timbre.

Parfait : abandonnant ses occupations, la femme trop honnête se rend au commissariat et offre les six francs..., qu'on lui refuse, parce que aucune somme en argent ne doit être perdue dans un commissariat. Sous l'œil attentif des huit gardiens présents, que leur devoir enchaîne sur place, la ménagère se rend elle-même au bureau de tabac et achète six francs de timbres.

Cette fois, après une perte de temps de plus d'une demi-heure, la dame qui a trouvé de l'argent est enfin rendue à son activité quotidienne.

Mais depuis, elle marche le nez en l'air, pour être bien sûre de ne rien trouver.

Cela se passe en France.

En 1942.

Sans blague !

## LA PROBITE DIFFICILE

Une femme, revenant de faire son marché, trouve sur le trottoir une somme de 110 fr. Pressée de préparer le repas de midi, elle prie une de ses amies de porter l'argent trouvé au commissariat. Quelques instants plus tard, la commissionnaire revient : en vertu de je ne sais plus quel article, la personne qui a fait la trouvaille doit se présenter elle-même, fournir tous renseignements sur son propre état civil et... verser une somme

## VIVE LA CHANSON !

Si le spirituel Paul-Louis Courier tenait encore la plume, comme il aurait voulu, lui qui déplorait si fort que l'on enlaidît les vigneronnes de danser à leur aise, prendre la défense de ces jeunes écoliers que l'on empêche aujourd'hui de chanter !

Car c'est un fait : chez nous on n'aime guère les chansons dans lesquelles on est tenté de voir une manifestation d'indis-

cipline, ou tout au moins d'insouciance scandaleuse.

Nous avons reçu, à ce propos, la lettre de quelques pensionnaires du collège de M... A présent que l'année scolaire est terminée, rien ne nous interdit d'y faire écho.

Donc, ces jeunes gens se sont vu défendre, sous peine de sanctions graves, de « chanter, siffler, fredonner, jouer d'un quelconque instrument ». Cela, bien entendu, pendant les heures de récréation. Les possesseurs d'harmonicas ont été traqués avec zèle. On a même fait quelques exemples pour faire passer aux jeunes générations le goût de la musique.

Or, beaucoup de ces étudiants sont de futurs instituteurs. On leur demandera, on leur demande déjà de former des petits Français courageux et gais, d'autant plus courageux qu'ils seront plus gais. Le moyen de se préparer à ce rôle quand on a été pendant trois ou quatre ans cloîtré dans une maison d'où le rire et les chants sont bannis ?

Evidemment, ce rigorisme n'est pas partout de mode. Il y a des établissements scolaires où l'on va même jusqu'à former des chorales et des orphéons. Mais pour beaucoup d'éducateurs, « austérité » est encore synonyme de « sérieux » et « gaité » de « futilité ».

Il est grand temps de réviser ces notions périmées. Nos voisins, qui ont créé une puissante Association : « la Force par la Joie », nous offrent à ce propos d'utiles méditations.

Vive la chanson pour les jeunes !

Et, mon Dieu, pourquoi pas aussi pour les autres ?

Georges RAVON.

## COMPAGNONS

81, rue Garibaldi, LYON  
Téléphone : L 42-38

### ABONNEMENTS

	3 m.	6 m.	1 an
France	32	60	100
Pays à tarifs réduits	40	75	125
Pays à pleins tarifs	45	80	150

Pour vous permettre de recevoir « Compagnons » pendant la durée de vos vacances, il est créé des ABONNEMENTS DE PROPAGANDE (4 numéros) au prix de frs 10.

Adresser les mandats au JOURNAL COMPAGNONS 81, rue Garibaldi, LYON C. c. Postaux Lyon 945-61

Nos abonnements et réabonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Joindre 2 francs en timbre poste à toute demande de changement d'adresse.

## SIMPLIFIONS

Il y a toutes sortes de petites réformes, pas plus sorcières que la fameuse invention de l'œuf de Christophe Colomb, auxquelles, comme à elle, il suffirait de penser et qui simplifieraient considérablement la « bonne marche » du ravitaillement.

Par exemple : débarrasser les légumes de leurs fanes inutiles et encombrantes.

Récemment arrivaient à Ni-

ON APPREND LA FRANCE  
"A LA SEMELLE DE SES SOULIERS"

# Visions d'horreur

## SUR LE FRONT DE L'EST

**A**U hasard d'une lecture sur les combats acharnés qui se livrent entre Allemands et Russes dans la grande boucle du Don pour la possession de Stalingrad, on peut tomber en arrêt sur une description aussi réaliste que celle-ci : « Des deux côtés, beaucoup de soldats portent le masque : les gaz de combat cependant ne sont utilisés par aucun des deux adversaires, mais les milliers de cadavres qui n'ont pu être enterrés dégagent sous le soleil torride une telle puanteur, qu'il est presque impossible de respirer... »

Le texte ne continue pas sur le même ton. Plus loin on parle de formations encerclées, en voie d'anéantissement, de poursuite sans répit, de convois détruits. Mais pour celui qui a quelque imagination, des souvenirs peut-être encore vivants et, pour tout dire, un peu de cœur, la vision effroyable de ces hommes se protégeant contre la putréfaction de leurs camarades tombés quelques heures auparavant montre un instant, le visage véritable de la bataille.

Les communiqués officiels et les agences d'informations nous dépeignent une guerre qui porte un masque, le masque trompeur d'une objectivité glaciale. On passe sous silence le sang versé, la souffrance

Le drame sanglant qui déchire le monde ne peut nous laisser indifférents. L'objectivité glaciale des statistiques et des communiqués cache d'incroyables souffrances individuelles. Il n'y a pas de « pertes » mais des hommes qui meurent et la Mort reste une leçon éternelle pour ceux que le destin a mis hors du jeu où se décide l'avenir du monde.

rance inexprimable de la créature qui doit mourir dans un déchaînement de feu et d'acier.

La mort sur le champ de bataille est dégradée, elle est dépouillée à la fois de son héroïque grandeur et de sa terrible solitude : elle devient une fonction abstraite. « La mort d'un homme, dirait un diplomate, est une chose affreuse : 10.000 tués, c'est une statistique ». Ce diplomate-là, s'il a existé, était naturellement un embusqué. Dix mille tués, c'est la mort de dix mille hommes, qui meurent seuls en appelant leur mère. Nous ne faisons pas de sentiment, nous essayons de penser la lutte gigantesque dont le sort des armes nous a exclus.

### LA FAMINE DANS LES RUINES

Voici ce qu'on peut lire dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* du 29 juillet : Les troupes allemandes viennent de faire leur entrée dans Rostov, sur le Don. « Une fumée âcre, écrit le correspondant de guerre, nous prend à la gorge. Des hommes, des femmes, des enfants font leur apparition au milieu des ruines, s'efforçant encore de sauver quelques objets d'entre les décombres... »

« Nous arrivons sur les quais, dans le bas de la ville, devant la cathédrale. Tout est si radicalement détruit que l'un des officiers d'état-major qui nous accompagne et qui était à Dunkerque, nous dit qu'ici le spectacle est plus impressionnant encore... Comme des châteaux de cartes, les entrepôts, les silos, les frigorifiques se sont éroulés. Devant le grand pont du Don, détruit par nos stukas, les tanks et les pièces d'artillerie abandonnées par les rouges s'amoncellent... »

« Poussés par la faim, des femmes et des enfants se présentent autour des ruines comme des fourmis. Des restes des entrepôts frigorifiques, sort une véritable foule, chacun emportant quelques harengs salés pontons. On dirait que ces milliers d'affamés se jettent sur ces ruines pour s'en rassasier... »

Quel bonheur que cela se passe là-bas, si loin de nous, dira le bon bourgeois carré dans son fauteuil, en allumant avec un soupir de dépit, la quatrième cigarette de sa ration quotidienne. Mais ce n'est pas à lui que nous nous adressons : laissons-le à ses supputations et à sa stratégie en chambre. Nous parlons aux jeunes qui ont du cœur et que terrifient et exaltent à la fois les convulsions sanglantes d'un monde qu'ils sentent sombre mais qu'ils espèrent voir renaître. Ils se souviennent de ce que racontaient leurs pères : Verdun, le Chemin des Dames... Ils savent que tout cela, là-bas, est redevenu une réalité plus terrible encore.

Il y a quelques mois, un correspondant de guerre allemand décrivait dans la *Hamburger Fremdenblatt* la bataille pour une tête de pont sur le V. qui avait duré plusieurs mois... « ... Le commandant,

tir avec une puissance terrible la force des armes nouvelles ou améliorées depuis 1918. Les combats qui se déroulent actuellement en Russie dépassent en horreur même les duels les plus sanglants et les plus acharnés de la première guerre mondiale. « Nos troupes, lisez-vous, continuent à poursuivre l'ennemi dans le secteur au sud du Don. Dans le secteur de Rjev nous avons repoussé de nouvelles et incessantes contre-attaques ennemies. » Cela signifie qu'il n'y a plus pratiquement d'arrêt dans la bataille et la distance n'est plus une protection.

Voici les tanks qui lancent des flammes, monstres noirs dans un cercle de feu. Ils continueront inexorablement leur route meurtrière tant qu'ils n'auront pas été atteints par un projectile assez puissant pour percer leur épaisse carapace. Voici

OU LA MORT  
DONNE  
AUX HOMMES  
QUI S'ENTRETIENNENT  
LA GRANDE LEÇON  
DE LA PITIÉ

Oui, c'est là la proie dont ont besoin nos carnassiers affamés. En sifflant, les bombes sèment la mort et la destruction dans cette foule noire. Une fumée grise et les flammes rouges s'élèvent au-dessus des troupes soviétiques. Un avion après l'autre lâche son chargement meurtrier. Au-dessus des bolcheviks, sur le Don, l'enfer verse une pluie de feu destructrice... »



(Photo Trampus)

V. 35.364

Des arbres dépouillés sur le ciel gris, une machine morte qui pointe encore vers le ciel vide un canon dérisoire. Fiché dans la terre glacée le fusil que des mains vivantes ont tenu, supporte un casque anonyme sous lequel il y eut un visage.

écrivait-il, qui avait fait la dernière guerre, disait toujours que cette tête de pont lui rappelait de vieux souvenirs et que même, pour différentes raisons, c'était bien plus dur encore... C'est sous les premiers rayons de soleil du printemps que fut préparée l'attaque. Tout le monde est content que ces éternels heures, jours et mois d'attente soit terminés ; qu'enfin il se passe quelque chose. Une nouvelle court les tranchées : sur le point que nous avons repris la veille, les bolcheviks contre-attaquent. Là-bas, eux aussi ils sont prêts. Et cela commença ! Non, en vérité, jamais dans cette guerre nous n'avions assisté à un tel feu d'anéantissement...

### DESCENTE AUX ENFERS

Maintenant la pluie de fer et de feu s'éloigne de nous. Déjà les camarades sur notre droite sortent des tranchées, rampent à travers les barbelés et bondissent vers les positions ennemies. Nous les suivons du regard jusqu'au moment où, nous aussi, nous recevons le feu de l'ennemi. Noyés dans un nuage de fumée noire, nous ne savons plus du tout ce qui se passe. Quand la fumée se lève, nous avons tous les visages noirs de suie... »

Cela c'est l'enfer.

« Actuellement, écrit la *Frankfurter Zeitung*, a lieu dans l'est la plus grande bataille de matériel de tous les temps... Sur les champs de bataille, dont hier nous ne connaissions pas les noms, se fait ser-

les stukas et les stermoviks qui piquent en hurlant sur leurs victimes.

### LA PROIE DES CARNASSIERS

Et voici la retraite des Russes au delà du Don, vue d'un avion allemand. « Le large ruban brun du Don s'est détaché de la pénombre. On aperçoit de grandes taches noires qui, de plus près, deviennent des colonnes hippomobiles et motorisées de l'ennemi qui stationnent au bord du fleuve en attendant de passer... A notre vue, la fourmillière au-dessous de nous manifeste tous les signes de la peur, de l'affolement, de la résistance désespérée. Comme pour un jeu, nos appareils sont environnés de petits nuages noirs et blancs : les explosions des obus de D.C.A. C'est un jeu dangereux qui peut vous coûter la vie. Il faut faire bougrement attention pour piloter un avion à travers ce labyrinthe de petits paquets d'ouate.

Pourtant nous passons. Et déjà nous piquons. Les berges du Don sont noires de troupes, de monstres blindés camouflés en gris-vert, de camions, de pièces d'artillerie dételées pour le passage des chevaux qui se cabrent en entendant le hurlement des avions allemands et se sauvent de tous les côtés, et de soldats, silhouettes couleur de terre, qui s'aplatissent dans une peur mortelle. Voilà l'irimage qui, pendant le piqué, s'offre à nous comme à travers les verres d'un kaléidoscope.

Ces longues citations ne sont pas inutiles. Ces scènes, nous ne pouvons nous contenter d'y assister en spectateurs lointains ; elles nous concernent directement. Le comprendre n'est pas nécessairement prendre parti. Les combattants meurent, mais ils ne meurent pas tous. Ceux qui reviendront seront des hommes nouveaux et ce qu'ils auront vu et que nous ne pouvons que faiblement imaginer, ils ne l'oublieront plus. De leur combat, de toute manière, sortira le monde où nous vivrons demain.

### LA LEÇON DE LA MORT

En somme, me disait un ami dont le patriotisme ne peut être suspecté, il faut nous féliciter d'avoir perdu la guerre. Si nous étions aujourd'hui encore « dans la course » nous aurions déjà subi une saignée dont, même vainqueurs, nous ne nous serions plus relevés. Alors que, vaincus, nous sommes presque intacts. »

Ce réalisme est un peu difficile à avaler, mais il y a du vrai. Oui, mais à condition que nous n'assistions pas à la plus néfaste de toutes les folies humaines, comme à un match de boxe, pariant par intérêt ou par sympathie, mais que, nous aussi, demain, nous ayons su entendre la grande leçon que donne, aux hommes qui s'entretiennent du Nil à la Volga et de l'Atlantique au Pacifique, la Mort.

Jean BLAISE.

# Un réseau de 2.000 auberges

jalonnera bientôt les routes et les sites de France



Photo Jourdanet.

P. W. 6.465

Le plein air, c'est avant tout une façon de penser, de vivre, d'être. C'est, face au rythme actuel du travail moderne, au milieu de l'agitation trépidante et malsaine de la ville, une sorte de réflexe de défense. L'homme affirme ainsi sa volonté de vivre dignement, son désir de concilier les obligations matérielles de notre civilisation avec ses aspirations profondes d'être spirituel. Le plein air ? C'est le moyen magnifique, sans rupture brutale avec la vie quotidienne, d'échapper à l'obésité et à l'asservissement en se retenant quelques jours par semaine au milieu de la nature.

**NOUS DEMANDONS QU'ON DONNE AUX JEUNES FRANÇAIS LE COUT ET LES MOYENS DE DEVENIR DES HABITUÉS DU PLEIN AIR. ILS Y TROUVERONT LA SANTÉ ET L'EQUILIBRE ; ILS DECOUVRIENT L'AMITIÉ ET LA JOIE ; ILS RECEVRAIENT LES LEÇONS DE LA TERRE, DES ARBRES, DU CIEL.**

## LES AUBERGES DE LA JEUNESSE

### I. — Conditions d'admission

Les A. J. sont faites pour tous les jeunes à la découverte du pays. Mais elles ne peuvent admettre tous ceux qui se présentent sans exiger des garanties morales et éliminer les indésirables. Les A. J. sont donc ouvertes :

- Aux jeunes de 8 à 16 ans groupés sous la direction d'un chef responsable (muni d'une carte de Chef) ;
- Aux membres des Mouvements de jeunesse porteurs de la *carte d'hébergement*.

La carte individuelle annuelle est délivrée à des jeunes de 16 à 26 ans, sur demande présentée par le Mouvement auquel ils appartiennent.

La carte de Chef est délivrée aux chefs de groupe de plus de 18 ans et leur permet de conduire sous leur responsabilité, un groupe comprenant jusqu'à 12 jeunes de 8 à 16 ans.

### II. — Comment demander la carte individuelle

#### COMPAGNONS ET CHEFS DE CITE

La Cité demande au chef de Pays des « demandes de carte d'hébergement », modèle bleu. Il faut remplir avec soin les questions posées et faire signer les parents pour les mineurs.

Joindre : une photo d'identité, 15 francs, un timbre de 1 fr. 50.

La Cité rassemblera les demandes et les transmettra au chef de bailliage. Le chef de bailliage, après avis favorable, les transmettra au chef de pays. Le chef de pays, seul, est mandaté pour viser sous sa propre responsabilité, au nom du Mouvement, les demandes de carte d'hébergement. Il devra tenir compte de l'avis du chef de bailliage.

#### CHEFS DE BAILLIAGE, PAYS ET PROVINCE

Les chefs du Mouvement, même de plus de 25 ans, peuvent obtenir une carte dite de « chef », en faire la demande à la Maîtrise nationale sur l'imprimé spécial : « Demande de carte de chef ».

Même procédé pour les membres des autres Mouvements de Jeunesse.

### III. — Règlement des A. J.

Les A. J. sont régies par des règles très précises de discipline, et par des coutumes qu'il faudra observer. Tout d'abord avertir de ton arrivée quelques jours à l'avance, surtout si tu es dans un groupe. L'A. J. est ouverte de 7 heures à 22 heures. En dehors de ces heures, demande l'accord du P. A.

En arrivant à l'A. J., présente-toi au Père Aubergiste. Remets-lui ta carte d'hébergement, remplis les fiches de police, règle le montant de l'hébergement (5 francs pour la nuit). Tu recevras un sac de couchage si tu n'en as pas (taxe de location), des couvertures, une fiche numérotée dont tu retrouveras le numéro sur ton lit, ton vestiaire, ton armoire à bagages et sur le tableau de service pour la répartition des tâches. Car à l'A. J., il n'y a pas de corvées, mais des tâches dont le P. A. assure la répartition entre tous et que chacun doit avoir à cœur d'accomplir du mieux possible.

En quittant l'A. J., tu rendras les couvertures, remettras en place les objets utilisés, tu n'oublieras pas la brosse à chaussures au fond de ton sac. Le P. A. te rendra ta carte d'hébergement tamponnée. Et plus tard, cette collection de tampons te rappellera de bons souvenirs de tes randonnées.

Le Siège national des A. J. F. est à Valence, 98, rue Génissieu.

**U**NE des aberrations les moins explicables de notre siècle, est l'emprisonnement des citadins dans des villes sans soleil, sans verdure et sans joie. Jusqu'en 1934, presque rien n'avait été fait chez nous pour sortir l'homme des villes de son « trou » et lui offrir autre chose que les dimanches au cinéma, au bistrot enfumé ou au dancing malsain.

Nous refusons cette vie sclérosée et pâlotte qui engendre un type d'homme faible, à l'esprit étriqué et sans horizon.

Nous savons que si la rue est meurtrière, la route est libératrice. Aussi, avec les autres mouvements de jeunesse, réclamons-nous une politique hardie du plein air et du camping : Il faut que tous les jeunes Français, jusqu'aux plus pauvres, puissent partir en bandes joyeuses et connaître le frémissement d'une vie tonique et riche de découvertes.

## Quatre grands itinéraires

Pour dire vrai, reconnaissons qu'un sérieux effort avait été tenté entre 1934 et 1938 ; pendant cette période, les Auberges de la Jeunesse connurent un rapide succès et groupèrent plus de 60.000 adhérents. L'introduction d'éléments politiques au sein des Auberges, la période de guerre surtout, coupèrent court cet élan enthousiaste.

Quelques mois après l'armistice, le problème fut reposé et une nouvelle organisation élaborée. Deux groupements naquirent de ces transformations :

- les **Auberges Françaises de la Jeunesse**, chargées de la création et de la gestion des Auberges ainsi que de la formation des parents aubergistes ;
- les **Camarades de la Route**, mouvement mixte destiné à regrouper les Ajustes et tous les jeunes amis de la route et de la vie en plein air non encore inscrits à un Mouvement de Jeunesse agréé.

Les « Camarades de la Route », en particulier, veulent « construire des Auberges de jeunesse, établir des réseaux, jalonner des itinéraires, réveiller des villages, animer des veillées, diriger des groupes et des camps de vacances, former des responsables, créer un style de vie simple et un style de joie ». Tâche immense qui mérite bien qu'on y consacre des cadres, un programme et une méthode !

Tout de suite, il fallut s'attacher à deux problèmes : multiplier les gîtes, mettre fin aux erreurs qui avaient paralysé hier la marche du Mouvement ajusté.

Au lendemain de la débâcle, la France comptait environ 900 auberges ; en zone non occupée, il ne fut possible d'en récupérer qu'une cinquantaine, valables tant pour leur installation matérielle que pour leurs conditions morales.

Actuellement, de ce côté de la ligne, 100 auberges fonctionnent, dont quelques-unes tenues par des instituteurs sont équipées seulement pour la période d'été.

100 auberges ici, 800, pour toute la France ; voilà qui est bien maigre lorsqu'on connaît certaines réalisations étrangères : celles de Hollande, de Suisse, d'Angleterre, les 2.200 Auberges d'Allemagne avec leurs millions de « routiers »...

Aussi, l'équipe des Auberges françaises a-t-elle déjà tracé un plan de travail échelonné sur 10 ans, plan qui s'étend actuellement à la zone non occupée et à l'Afrique du Nord. Pour 1942, la première tranche de travaux projetés comprend quatre itinéraires complets, particulièrement séduisants :

- route des Alpes, de Thonon à Nice avec 32 A. J.
- route des Pyrénées, de Perpignan à Pau avec 24 A. J.
- circuit de l'Auvergne, sur le diamètre Clermont-Ferrand - Mont-Dore, avec 7 A. J. (exploration complète des pays).
- tournée du Tarn, de Florac à Millau (7 A. J.).

Au cours des années à venir, des réseaux régionaux seront équipés et raccordés aux premiers. On espère, avant

l'écoulement des dix années prévues, mettre à la disposition de la masse des jeunes Français un réseau de 2.000 auberges et lui rendre de la sorte accessible l'exploration de notre pays.

### « AMIS, CHANTONS LA VIE ! »

Les Auberges poussent... Les « parents aubergistes » aussi ; la complexité de leur rôle d'administrateur et d'éducateur a décidé les dirigeants des Auberges à leur donner une formation poussée. A Mollans (Drôme), les candidats, au cours d'un stage de trois semaines, apprennent à gérer et à entretenir l'Auberge, ainsi qu'à diriger la vie commune des jeunes qu'ils accueilleront. Les cours théoriques et pratiques tendent à devenir aussi importants que ceux des Instituts pédagogiques d'instituteurs. La sélection est sérieuse puisque, en moyenne, 30 % des candidats seulement sont acceptés. C'est dire quel esprit et quel ordre régneront à l'intérieur de chaque Auberge.

Des Auberges nombreuses, bien tenues, saines matériellement et moralement : voilà qui doit décider nos camarades à prendre la route et créer chez nous un courant de vie saine, un appel d'air pur et de santé.

**Nous voulons des jeunes Français sur les routes, dans les auberges, sur les crêtes et au creux des vallées. Nous voulons des Français joyeux, aux poumons sains et aux muscles durcis.**

Personne ne peut aujourd'hui se désintéresser de l'œuvre menée par le A.F.J. Celles-ci constituent un patrimoine commun à toute la jeunesse française ; il appartient aux autorités administratives, aux municipalités, aux sociétés locales, aux éducateurs et chefs de Mouvements de jeunesse, aux techniciens, de prêter le concours de leur appui, selon leurs moyens : appui officiel, aide pécuniaire ou matérielle, apport de leurs compétences techniques et professionnelles, ou de leur autorité morale.

Et vous, jeunes gens des usines et jeunes gens des bureaux, au large ! Arrimez vos sacs et prenez la route. Tout est prêt. Elle vous attend comme une amie et vous offre, avec sa marche rythmée de chansons, ses horizons nouveaux et variés, ses haltes pour les repas, sa bonne fatigue qui vous libérera, et, aussi le contact avec le paysan tout imprégné de sa terre.

Allez vers elle, non comme des touristes, mais comme des pèlerins.

La Route allumera en vous la joie. Joie d'être libéré des soucis.

Joie d'être libre et de faire effort et de se mouvoir.

Joie de se sentir vivre en plénitude à la mesure du monde.

Prenez la route, sous le gai soleil et chantez :  
« Que la route est jolie,  
Jolie, vraiment.  
Amis, chantons la vie  
et nos 20 ans. »

P. LOCARDEL.

**La rue est meurtrière,  
la route est libératrice.**

# MARCHEZ-VOUS avec VOS PIEDS ?

Oui ? Bravo. Car c'est plus rare qu'on ne pense. La plupart des gens marchent avec la hanche, ou soulèvent le genou comme si le reste de la jambe, jusque et y compris le bout des orteils, était formé d'une seule coulée de plomb.

La démarche est d'ailleurs révélatrice : rien qu'à voir quelqu'un s'avancer, on devine s'il est joyeux ou abattu, énergique ou paresseux...

**POUR BIEN MARCHER.** — Posez le pied bien à plat sur le sol. Puis « déroulez-le » jusqu'à la pointe. (M. Alfred Spitzer, l'entraîneur national, m'a appris cela l'année dernière à Antibes. Valmy, obligamment, faisait le cobaye.) Parvenu sur la pointe, repoussez le sol en arrière, tandis que l'autre pied se pose. Ce pas élastique évite la fatigue, donne une allure souple et harmonieuse.

Habituez-vous à marcher les paumes des mains tournées vers l'avant : c'est le secret des Hindous qui fournissent des courses de dizaines de kilomètres et semblent infatigables. Votre tenue sera parfaite, aisée, et votre respiration intensifiée. Tenez votre tête droite, comme si l'on vous la tirait par le haut de vos oreilles, rentrez l'abdomen et adoptez une cadence ferme, régulière, ni lente, ni trop rapide.

**LES MAUVAISES CHAUSSURES.** — Tâchez de ne pas mettre de semelles de bois pour fournir de longues trajectoires. Mettez plutôt vos plus vieilles chaussures de cuir, même candidates-trophées pour pêcher à la ligne. Si vous avez des souliers de ski, faites-les clouter, et les voici bons souliers de marche. Avant de les chauffer, enfitez l'une sur l'autre deux paires de chaussettes de laine, afin que le pied soit bien « calé » et que la cheville ne « flotte » pas. Vous, Mademoiselle, gantez en premier lieu vos pieds d'une paire de bas de soie usagés, que vous aurez coupés au genou. Puis mettez vos chaussettes, et roulez le tout sur la chaussure.

Ne marchez pas pieds-nus avec des semelles de caoutchouc, qui font beaucoup transpirer : il faut qu'une chaussette absorbe la sueur au maximum. N'entreprenez de longues marches sans bas ni chaussettes qu'avec des sandales composées d'une semelle et de lanières.

**LES AMPOULES.** — Pour réduire les risques d'en attraper, quelques jours avant votre départ, badigeonnez vos pieds (surtout vos talons) chaque matin, après la toilette, avec de l'alcool iodé. Une légère couche suffit. A défaut d'alcool iodé, utilisez du mercurochrome, qui fait merveille. Emportez la petite fiole dans votre sac, car si une « cloque » se déclarait quand même, vous la perceriez, lorsqu'elle serait très gonflée, avec une aiguille flambée (mais percez-la « à sa base », et non au milieu, sur la dessus : vous ouvririez la porte à l'infection, et videriez mal l'ampoule de son liquide) et lotionneriez ensuite avec le contenu de ladite fiole. Cela brûle un peu, mais c'est radical. Opérez le soir, avant de vous coucher, et ne mettez aucun pansement pour la nuit, afin que la peau se sèche et se recolle. Un conseil encore pour éviter les ampoules : tirez bien bas ou chaussettes, à l'intérieur de la chaussure et, je le répète, que votre pied ne « flotte » pas à l'intérieur de celle-ci.

Un autre truc : lors d'une halte, déchaussez-vous, et laissez vos pieds nus pendant la durée du repos. Si un cours d'eau ou un « bachel » coule à proximité, baignez vos pieds : rien ne vous délassera mieux, et vous repartirez avec l'impression d'avoir, tel Mercure, des ailes aux talons.

# L'air est pur la route est large

## PETITS CONSEILS POUR LA DÉAMBULATION

**W**ENANT de faire une randonnée de 1.600 kilomètres en bicyclette, je me sens très à l'aise pour vous offrir les fruits de mon expérience...

Avant toute chose, bannissez de votre esprit la croyance que le vélo est plus économique que le chemin de fer. Ce n'est pas vrai. Il faut pour se rendre de Lyon à Nice une dizaine d'heures, plusieurs jours en bicyclette. Compente tenu des repas et des hôtels, concluez vous-même ! Sans prétendre au confort et à la bonne chère, il faut tabler sur une centaine de francs par jour et par personne. Moins si vous êtes deux.



Vous avez tous vu, n'est-ce pas, de ces jeunes gens couchés sur le guidon, les épaules valsantes et le regard rivé au sol, dont l'unique souci est de « maintenir le 30 à l'heure ». N'imitiez pas ces hurluberlus. Si vous êtes pressé, prenez le train ! Sinon, prenez votre temps ! Si vous n'êtes pas pressé et que vous n'appréciez pas la nature, alors restez chez vous. Il existe bien une quatrième raison de faire du vélo actuellement : celle qui consiste à se ravitailler de ferme en ferme... mais elle n'est pas de ma compétence et sort du cadre de cet à-propos.

### LA VITESSE

**N**E vous imposez pas une vitesse uniforme. Il tombe sous le sens que certaines routes peuvent être accomplies à vive allure sans que l'in-

térêt y perde (la nationale de Lyon à Vienne, par exemple) et que d'autres doivent être faites à tout petit train pour jouir de leur beauté. Je pense à la départementale qui mène d'Orange à Carpentras au milieu des touffes de roses et des haies de cyprès, dans le grésille des cigales, ou aux magnifiques routes de la Haute-Ardèche, qui serpentent aux flancs des gorges. Vingt kilomètres à l'heure est un train honnête pour un homme non entraîné, quinze est suffisant si une femme vous accompagne. Vous roulez, ne l'oubliez pas, pour votre plaisir et non pour établir un record.

### L'ITINÉRAIRE

**D**E deux choses l'une : où vous gagnez un point précis et définitif afin d'y passer vos vacances, ou bien vous faites du tourisme. Quel que soit votre but, ne vous imposez pas un itinéraire rigide surtout dans le second cas. Sachez le varier au gré du temps, des circonstances, de votre état général ou de celui de vos finances.

S'il fait beau et que vous vous sentiez « gonflé », vous ferez un crochet qui alonge mais qui vous permettra de voir une chose curieuse ou, mieux encore, d'aller faire dans ce village perdu



un excellent déjeuner chez un philanthrope dont on vous a murmuré le nom (il en existe encore pas mal et qui ignorent le maniement de l'escopette).

### HOTELS ET RESTAURANTS

**S** I vous partez sans « tuyaux », je vous conseille d'interroger l'habitant. Pour peu que vous sachiez le prendre — et que vous sachiez aussi prendre une consommation — le bistror du coin vous dévoile généralement le fond de sa pensée, d'une façon sibylline, après cinq minutes de parlotte. Il va sans dire que c'est dans le village voisin de celui où vous désirez vous arrêter que vous obtiendrez les renseignements les plus précis et les plus sincères, car le villageois n'aime pas « se mouiller » auprès de ses concitoyens.

Méfiez-vous des menus engageants et des maisons coquettes ! Tout ce qui brille n'est pas d'or. J'ai souvenir, hélas, de certaines hostellerie ronflantes qui, même en tenant compte des circonstances actuelles, sont tenues par d'authentiques coupe-jarrets. Aussi, je vous le répète, renseignez-vous avant de vous attabler, surtout si vous allez dans le Midi et sur la Côte d'Azur.

### L'INSTRUMENT

**E**NCORE un mot avant le départ. Si vous avez le choix entre plusieurs vélos, ce dont je doute, choisissez-le lourd. Vous apprécierez sa

stabilité dans les descentes. Et puis, d'ailleurs, ne faut-il pas qu'il soit solide pour supporter le poids de vos trouvailles ?

Vous n'imaginerez pas ce qu'on découvre chez les épiciers de campagne... et même chez les confiseurs de province !

Pneus ballons, cela va de soi si vous ne voulez pas passer trop de temps à colter des « rustines » sur vos boyaux. Ils vous assureront la tranquillité. J'ai accompli les 1.600 kilomètres précités sans une creva-

son. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter la grâce d'en faire autant et de passer de bonnes vacances, avec le vent en poupe.

**CHANTAVOINE.**

**VOULEZ-VOUS DEVENIR BATELIER**

La première école de batellerie vient d'être créée en France. Elle se trouve à bord du « Quand Même » et s'appelle l'Ecole Lyonnaise des Pilotes. Placée sous l'égide du Commissariat Régional du Travail des Jeunes et de l'Office National de Navigation, cette école a pour but :

- de former des marins, pilotes, conducteurs, pénichiers, tout le personnel navigant et l'embarqué (durée des cours : 18 mois)
- de former des mécaniciens navigant ou d'entretien (cours de 2 ans).

Il faut avoir de 15 à 18 ans. Un essai d'un mois avant signature d'un contrat permet de se rendre compte du genre d'apprentissage. Nous en reparlerons bientôt. Renseignements sur demande à « Compagnons ».

## Et voici la marche de la Jeunesse

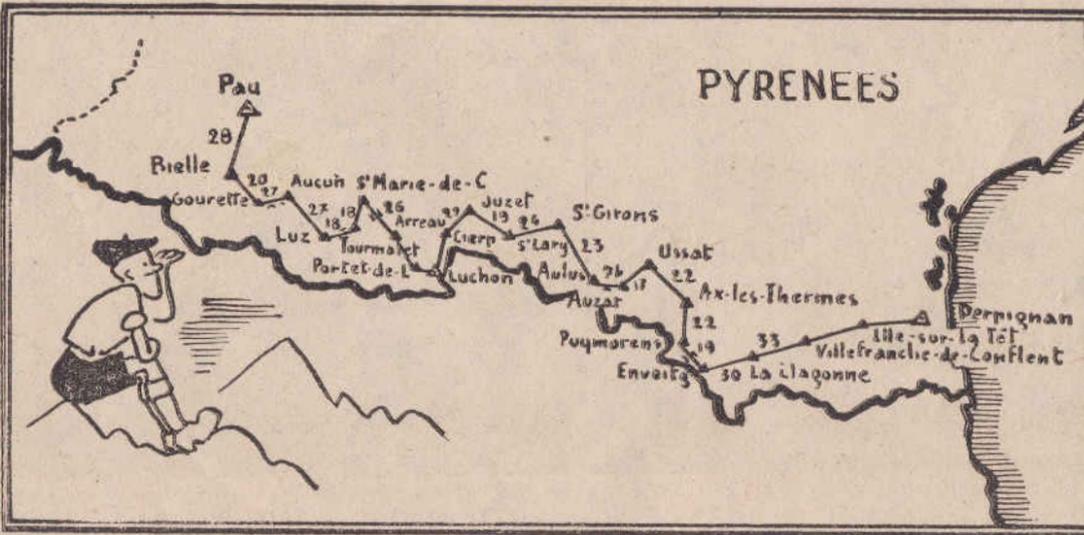
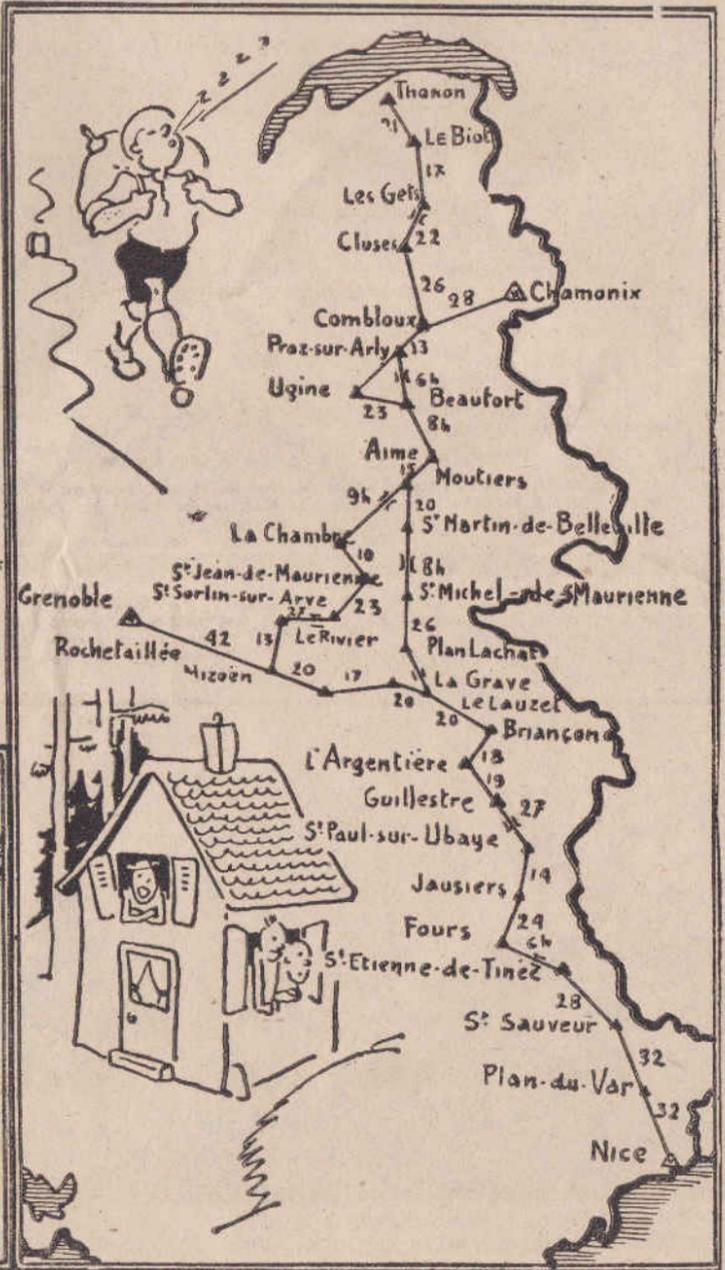
Depuis le 9 août, trente jeunes gens, garçons et filles, arpentent à pied les sommets des Alpes. Partis de Valloire, ils atteindront Nice le 23 août, s'arrêtant dans toutes les auberges, inaugurant les nouvelles, ne craignant ni les hautes altitudes ni les longues marches quotidiennes puisque certaines atteindront les 40 kilomètres.

Cette équipe est composée de représentants de tous les mouvements de Jeunesse, en particulier : Camarades de la Route, Compagnons de France, A.C.J.F., Scouts de France. Le but de la randonnée est de manifester, outre le considérable effort fait par les Auberges Françaises de la Jeunesse pour multiplier les refuges, l'esprit nouveau qui commence à animer les jeunes Français ; ceux-ci sentent sourdre en eux un besoin de vie saine, forte, hardie ; ils veulent aller au devant de la vie avec tout leur enthousiasme et toute leur foi. La Marche vers la Joie n'a pas d'autre sens ; elle exprime cette soif de santé, d'équilibre, d'effort en équipe et en pleine amitié.

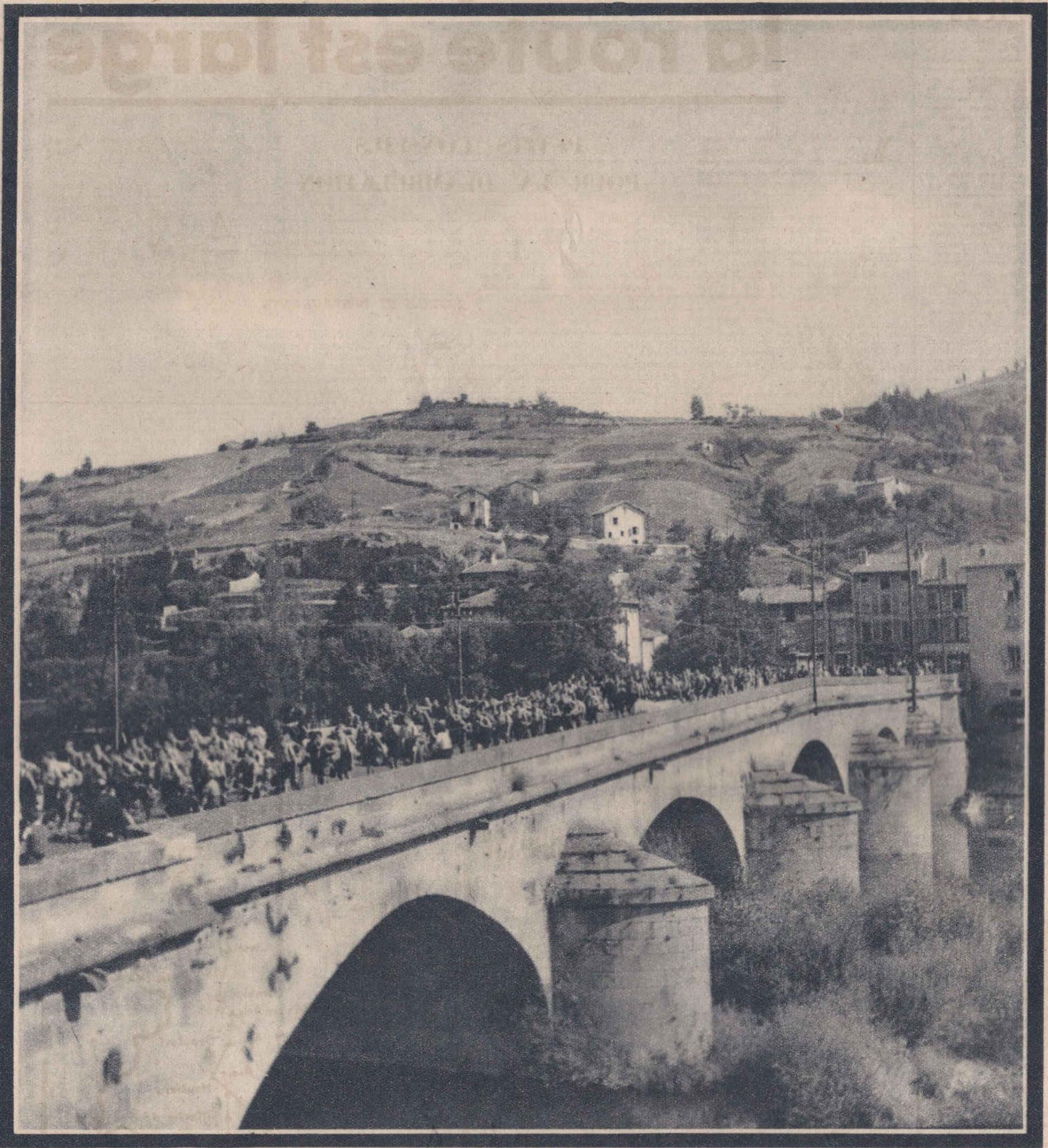
Les Camarades de la Route animateurs des A. F. J., sont naturellement les animateurs de cette caravane. Selon leur habitude, ils le font avec beaucoup de joie, d'amitié et de courage.

Dans notre prochain numéro, nous rendrons compte de la Marche vers la Joie.

On sait que les « Auberges » sont des maisons rustiques, situées dans un cadre pittoresque, qui accueillent les membres des mouvements de jeunesse des deux sexes, leur offrant le gîte et mettant à leur disposition des ustensiles de cuisine. Le coût est de 5 francs par nuit. Depuis l'armistice, cent auberges nouvelles fonctionnent en zone libre. Voici le tracé des deux principaux réseaux



# EN AOÛT 1942: MARCHE DE LA



DE TOUTES LES REGIONS DE ZONE NON OCCUPEE ET D'AFRIQUE DU NORD, PLUS DE 10.000 JEUNES GARCONS ET JEUNES FILLES DU SCOUTISME ET DES MOUVEMENTS CATHOLIQUES SONT ALLES A NOTRE-DAME DU PUY DEMANDER LE MAINTIEN DE L'UNITE FRANÇAISE, LE RETOUR DES PRISONNIERS.



LE CHEF CHAVEYRIAT, COMMISSAIRE A L'ORGANISATION GENERALE DU PELERINAGE, QUI S'EST BLESSE AU COURS DES PREPARATIFS, DOIT DIRIGER LES OPERATIONS DE SON LIT



POUR PRESIDER A L'ORDONNANCE DE CETTE PRODIGIEUSE MARCHE CONVERGENTE ET DES RASSEMBLEMENTS AU PUY, IL A FALLU METTRE SUR PIED UNE CENTRALE MODELE



LA HALTE SUR LES BORDS DE LA ROUTE. LE PETIT GROUPE VA BIENTOT SE RETROUVER AU RASSEMBLEMENT DE SA PROVINCE AVANT L'ENTREE AU PUY, OU IL CAMPERA DANS L'UN DES QUATRE CAMPS

# JEUNESSE CATHOLIQUE SUR LE PUY.

RENOUANT AVEC UNE TRADITION QUI REMONTE AUX PREMIERS SIECLES DE L'HISTOIRE FRANÇAISE, LA JEUNESSE CHRETIENNE DE LA ZONE NON OCCUPEE ET DE L'AFRIQUE DU NORD DANS UN PELERINAGE D'UNE IMPORTANCE EXCEPTIONNELLE, EST ALLEE DEMANDER A NOTRE-DAME DU PUY LE SOULAGEMENT DES SOUFFRANCES QUI ACCABLENT LE PAYS.

**D**ANS les Mouvements catholiques, depuis des mois, on en parlait, de ce pèlerinage extraordinaire du Puy. Puis le moment de prendre la route est venu. Par petits groupes isolés, suivant un ordre très minutieusement prévu, les clans routiers, les sections J. A. C., J. O. C., J. E. C., J. I. C. partent à pied sur les routes de France qui convergent vers le Puy.

Peu à peu, après les premiers jours de marche, le pèlerinage prend son véritable caractère. Ce n'est pas un rallye, une partie de camping, mais bien un acte de pénitence et d'expiation, un long cheminement bruisant de prière ou silencieux sous le dur soleil d'août. En tête des cortèges marchent les porteurs de vierges. Ils vont pieds nus... Il faut les avoir vu passer pour comprendre toute la portée de leur geste, pour comprendre ce qu'est la foi de la jeunesse chrétienne de France en 1942. Certains arriveront les pieds en sang sur les petits cailloux raboteux qui mènent à la cathédrale du Puy, à la Vierge Noire : Notre-Dame de France, but de leur pèlerinage.

Dans les villages qu'ils traversent, la population a été avertie. Et devant ces jeunes marcheurs qui avancent lentement en récitant tout haut leur chapelet ; les femmes, les enfants, les hommes eux-mêmes s'agenouillent. Personne ne parle... On reste interdit... On n'avait jamais vu ce spectacle. On le croyait à tout jamais enfermé dans les légendes du passé.

Le soir de l'étape, devant tout le village réuni, ils font une veillée. Ils expliquent le sens de leur mission : ils vont implorer Notre-Dame de France pour demander le retour de nos prisonniers, et le maintien de l'unité française.

Puis..., ils reprennent la route de prière. Comme dit Péguy, ils prient avec leurs pieds. Certains ont marché quinze jours pour atteindre Le Puy. Un groupe de routiers de Lyon, pour allonger le parcours, est allé prendre son départ de Lourdes.

Ils donnent à tous les Français qu'ils rencontrent l'image d'une France qui, dans le malheur, retrouve la foi et l'espérance chrétienne. Des femmes pleurent en les voyant passer... C'est que leur cortège est lourd de sens. Dans ce prodigieux cheminement, les vierges des régions occupées ont trouvé une place d'honneur. On reconnaît au passage les vierges de Metz, de Strasbourg, de Boulogne... Leur présence au Puy donnera toute sa signification à la grande prière nationale de ce 15 août 1942. Le 12 août au soir, tous les groupes rassemblés par provinces, ont ordre de camper sur les collines qui dominent le Puy. A 10 heures du soir, la vierge colossale s'allume et aussitôt une immense couronne de feu s'allume sur les collines. La jeunesse catholique de France est fidèle au rendez-vous. Elle campe une dernière fois avant son entrée au Puy.

Le lendemain, c'est l'arrivée, d'heure en heure, pendant toute la matinée... ; ils sont 10.000, garçons et filles, qui viennent jusqu'à la Vierge Noire.

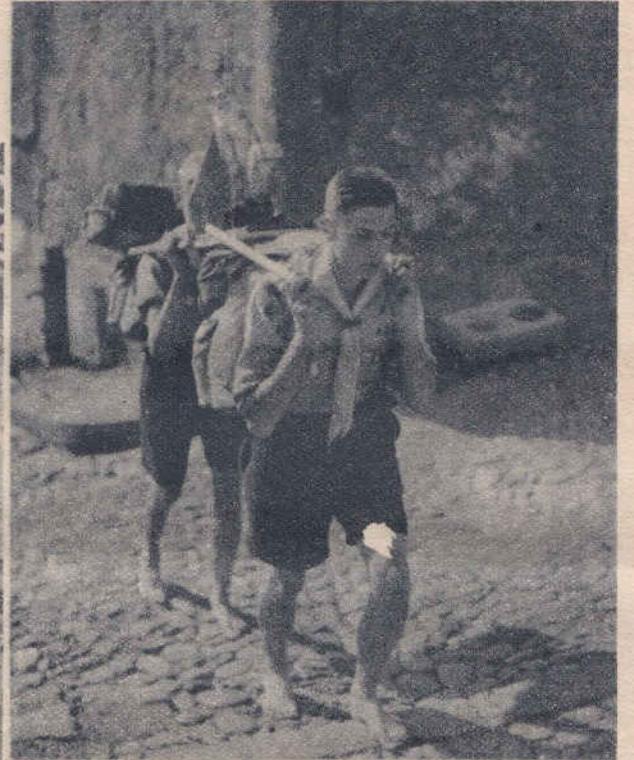
Le 15 août, le Maréchal Pétain s'associait lui-même à cette grandiose manifestation de foi religieuse en prononçant une allocution à la radio :

« C'est sur la jeunesse que je veux rebâtir notre pays dans l'Europe. »

Photos Roger DAL P. W. 6493 à 6503.



A LEUR PASSAGE DANS LES VILLAGES, LES VIERGES, TRANSPORTEES PAR LES MOYENS LES PLUS DIVERS, RECOIVENT LES HOMMAGES DES HABITANTS. CEUX-LA SONT AU TERME DE LEUR VOYAGE D'ALLER, ILS MONTENT NOTRE-DAME DU PORT, DE CLERMONT-FERRAND, PIEDS NUS SUR LES CAILLOUX RABOTEUX QUI MEMENT A LA CATHEDRALE



LA VIERGE D'ALSACE — NOTRE-DAME DE STRASBOURG — A ETE PORTEE A DOS D'HOMME JUSQU'AU PUY, COMME NOTRE-DAME DE BOULOGNE, ET NOTRE-DAME D'AFRIQUE, TOUTES LES VIERGES VENEREES EN FRANCE ETAIENT PRESENTES AU PUY CE 15 AOUT



VOICI SANS DOUTE LA VIERGE LA PLUS LOURDE QUI AIT ETE TRANSPORTEE AU PUY, NOTRE-DAME DE BOULOGNE. PENDANT TOUT LE PARCOURS, LES ROUTIERS SE RELAIENT POUR TRAINER LE CHARIOT CONSTRUIT AVEC DEUX REMORQUES DE VELO



DANS TOUS LES BOURGS ET VILLAGES QU'ILS TRAVERSENT, LES PELERINS SONT TRÈS BIEN ACCUEILLIS. ON LEUR PRESENTE LES ENFANTS. ILS SE CHARGENT DES INTENTIONS DE PRIERES : CE SONT DES AMBASSADEURS



300 GUIDES SEULEMENT AVAIENT ETE DISIGNEES POUR PARTICIPER AU PELERINAGE. PLUS D'UN MILLIER DE JEUNES FILLES SONT ALLEES AU PUY. UN GRAND NOMBRE D'ENTRE ELLES ONT FAIT LES DERNIERES ETAPES PIEDS NUS



ON A VU DES GARCONS LES PIEDS BLESSES MARCHER ENCORE PIEDS NUS



UN RECIT HISTORIQUE

PAR YVES DERMEZE

Certes, c'est pour lui qu'Héloïse a volé. Mais il désirait, sincèrement, assurer le bonheur de la jeune fille. Le sort, par l'arrestation de sa bien-aimée, décida de son avenir.

Il ne fut plus Bernard Huet, invincible aux armes, fier de son nom et prêt à de grandes choses.

Il devint « le corsaire Huet », usant de trahison, trafiquant son nom, prêt à tout...

Pendant quelques années, il demeura à Londres, où il gagne aisément sa vie comme maître d'armes. Il est plus que probable qu'il essaie, pendant ces mois de désespoir, de sauver, sa chère Héloïse.

Le fier Huet n'est pas encore mort en lui. Il demande sa grâce, celle de sa bien-aimée, s'offre à rembourser...

Sa demande n'est pas même examinée.

Il demeure le condamné à mort, le ravisseur flétri par les tribunaux. Ravisseur ? Elle l'a

Qual carnage ! Surpris dans le sommeil, les matelots sont égarés sur les sacs d'or. On débarque le métal précieux.

Mais on ne s'attaque pas impunément au métal jaune ! A terre, un complice essaie du chantage : ou bien sa part sera accrue, ou bien il dénonce l'aventure aux autorités militaires. Et à Christine Schalcoben, qui croit encore à l'honneur de son mari.

Les puissantes mains de Bernard Huet se referment sur la gorge du maître chanteur. Un cadavre de plus : qu'importe ? Où donc est le Huet d'Héloïse ?...

Des jours s'écoulaient encore sans que Christine, dans sa naïveté, soupçonne la vérité.

L'amour est mort, pourtant. Bernard Huet est devenu une copie de son père, le vieil Huet de l'île Bréhat, brutal et violent comme lui. Christine Schalcoben pleure souvent ses illusions envolées !...

La vie n'est plus tenable. Ne voilà-t-il pas, maintenant, que sa femme lui reproche ses mouvements d'humeur ? Le divorce ? Elle s'y refuse obstinément. Les grands moyens, alors ?

Napoléon est tombé, pour ne plus se relever. Le vaisseau qui l'emmena à Sainte-Hélène croise une corvette qui file, file à toutes voiles sur l'Angleterre... Elle emporte Bernard et Christine Schalcoben.

Les projets de Bernard Huet sont mis à exécution. La Mer l'appelle — et surtout la férocité, cette brutalité qui, héritage ancestral, monte en lui et le domine.

— « Que diriez-vous d'une promenade en mer, Christine ? »

**C'**EST à seize ans que Bernard Huet rencontra sa première corvette anglaise. Breton de vieille souche, né sur le récif de Bréhat, pompeusement décoré du nom d'île, son père n'avait jamais songé qu'il put être autre chose qu'un marin.

Le jeune Bernard fit un dur apprentissage ! Le père Huet passait pour brutal, et le souci de l'avenir de son fils ne lui permettait pas de tempérer ses nombreuses colères par quelque étincelle d'amour paternel !

En cette année 1803, Bernard Huet décida de quitter la France, cédant à ce besoin de « voir du pays » qui caractérise les Bretons.

Une place s'offre sur le « Ploermel », modeste voilier marchand qui transporte aux Antilles une vague cargaison dont il se soucie peu. Il embarque...

— « Voile à babord !... »

Le jeune Bernard a vite reconnu une corvette anglaise. Que faire ? Lutter ? Le « Ploermel » n'est pas armé ! Bernard Huet réfléchit quelques secondes :

— « C'est notre cargaison qu'ils veulent (cette cargaison qu'il ignore)... Il leur faudra nous prendre à l'abordage ! Défendons-nous !... »

Le combat, à l'arme blanche, menace de s'éterniser. Huet, véritable héros malgré son jeune âge, fait des merveilles. Mais l'ennemi domine par le nombre. Il faut se rendre...

Et c'est le départ pour un ponton de la Tamise, ce sont les jours et les nuits de travail forcé, l'ennui, le besoin d'activité... Il faut fuir !... Grâce au contact d'officiers prisonniers avec lui, il comprend que toute sa force physique risque de se trouver en échec dans les combats. L'adresse compte, aussi. Et l'habitude des armes !

Profitant de ses quelques moments de liberté, il apprend l'escrime, s'y découvre de grandes dispositions, domine rapidement ses professeurs. En même temps, il étudie l'anglais.

Enfin, il se juge prêt.

Quitter le ponton ? Il n'y faut pas songer : les sentinelles veillent bien. C'est donc le ponton qui va quitter ses prisonniers. Aidé par trois de ses compagnons, il perce une voie d'eau.

Le ponton s'emplit peu à peu... Il coule.

A la faveur de la nuit et du désordre qui se produit fatalement, ils sautent tous quatre dans une embarcation de sauveteurs, jettent les occupants à l'eau, hissent la voile. Le vent est pour eux !

Ils reverront la France !... La France, et Bonaparte, maintenant empereur.

L'étoile de Napoléon ne pouvait manquer d'attirer Huet. Pourquoi ne s'engagerait-il pas dans cette armée où les plus bas parviennent aux plus hauts grades ? Sa haute taille le condamne à se voir nommer sergent-major. Poste trop tranquille pour lui !

Déjà, il rêve à d'autres aventures... Son général, séduit par son allure et sa force aux armes, l'engage comme maître

# Le prodigieuse PIRATE

d'armes. Bernard Huet accepte, flatté, sans compter conserver longtemps cette place : l'aventure l'appelle, l'ambition le dévore.

Sergent-major, lui ? Allons donc !

Pourtant, il reste longtemps auprès du général. C'est que celui-ci possède une fille charmante : Héloïse. Chaque matin, elle s'exerce au fleuret avec l'imposant maître d'armes. Elle l'aime.

Elle l'aime comme une folle ! Quo ne ferait-elle pas pour lui ?...

Il a besoin d'argent : condamné à la parade continuëlle, il s'ennuie. Il veut partir à l'étranger. Napoléon est à l'apogée de sa puissance. Bien certainement, on ne se battra plus en Europe. Or, il veut se battre, lui.

Il a besoin d'action. Mais, pour quitter la France, qui n'a plus besoin de lui, il lui faut de l'argent.

— « De l'argent ? Combien ? »

— « Tout ce que vous pourrez, Héloïse ! »

Elle a dix-neuf ans. Lui, vingt-trois. Héloïse sacrifie son père, son honneur... Elle vole dix mille francs, en or. Ils peuvent fuir, tous deux... Bien entendu, il ne l'abandonnera pas. Ils vivront ensemble, s'aimant toujours.

La somme est trop importante ! Ils se font remarquer. Ils sont arrêtés, à Calais, par la police impériale ! Le général renie sa fille, que l'on emprisonne.

Bernard Huet est condamné à mort.

— « Condamné à mort, moi ? Oui, mais le plus tard possible ! »

Il rit. Et, mettant à profit sa force, son habileté, son ingéniosité, il creuse un souterrain, il vole une barque, il s'enfuit vers la côte anglaise...

Cet exploit termine la première partie de la vie de Bernard Huet : celle qui, malgré tout, le présente, jeune, plein d'ambition et d'illusions, enthousiaste et sincère.

suivi de son plein gré, cependant ! Mais, maintenant, en proie à de terribles remords, soigneusement catéchisée par son père, Héloïse le renie.

Il s'indigne, puis tombe dans un profond abattement. Elle le renie ? Soit ! Il va chercher dans ses chères aventures un dérivatif à sa peine.

Justement, l'« Alfred », navire corsaire, appareille... Il embarque. Il prend part à maintes croisières, sans qu'aucun renseignement sûr permette de fournir des détails sur ses faits d'armes. Il acquiert une réputation de ruse et d'audace qui accroît son orgueil démesurément.

Dès lors, il se croit tout permis !

Sur les côtes de l'Afrique du Sud, il est sérieusement blessé. On doit le débarquer... Durs moments à passer, dans cette Afrique du Sud encore mi-sauvage, inactif, fou d'ennui.

Et, brusquement, une nouvelle voie s'offre à lui. Une riche Anglaise l'a remarqué. Elle lui offre sa main, et le grade d'officier. Comment n'accepterait-il pas ? Héloïse ? C'est elle qui l'a renié...

Il épouse Christine Schalcoben, prend le nom de sa femme, accepte le grade, à la condition « qu'il ne prendra jamais les armes contre la France »...

Serait-ce, enfin, la paix, la tranquillité dans le foyer ? Le calme dure cinq années, pendant lesquelles il se fait remarquer par quelques algarades et des duels.

Le virus de l'aventure ne le quitte pas avec cette facilité !

— « Une felouque quitte Le Cap avec un chargement d'or ! »

— « Une felouque ?... Nous l'aurons ce soir ! »

A la nuit, il se présente avec trois marins — trois marins sous ses ordres, qui n'hésiteront d'ailleurs pas à désertir.

— « Ici, pilote ! »

— « Montez à bord !... »

Elle hausse les épaules, indifférente. Elle sait, maintenant, à quoi s'en tenir sur l'amour de son mari, las d'elle comme elle est lasse de lui.

Le canot cingle vers les récifs, au large. — « Voulez-vous mettre le pied sur ce rocher, Christine ? »

C'est fait... Elle n'est plus qu'une blanche silhouette qui hurle son épouvante, tandis qu'il fait force de rames vers la côte. On ne retrouvera même pas le cadavre de Christine Schalcoben, emporté par la marée montante.

Il est libre ! Et, déjà, il songe à Héloïse, la seule femme qu'il ait aimé.

Où peut-elle donc être, maintenant ?...

Il revient en France, s'enquiert de sa bien-aimée... Trop tard ! Héloïse n'a pas survécu au désespoir. Elle est morte, « en priant pour lui »...

Il ne reste donc plus que la Mer, et la férocité.

Pendant plus de dix ans, il parcourt les mers, pourchassé par toutes les marines d'Europe, unies pour une fois dans leur course derrière « la bête féroce »...

Pas de quartier ! Du sang, toujours du sang ! Son brick, « Le Cantabre », traîne sur toutes les mers une sinistre réputation.

Bernard Huet a maintenant quarante ans...

Et puis, soudain, c'est la fin : le « Cantabre » est pris à partie par la frégate « La Guerrière ». Dernier combat, qui tourne au désavantage des pirates.

Une fois de plus, il se rend... aux Français, cette fois. En août 1828, il est condamné à mort. Charles X comme la peine en travaux forcés à perpétuité.

Va-t-il s'évader, une nouvelle fois ? Non. L'aventure l'a abandonné. Il mourra au bagne de Rochefort. Et sa dernière parole sera un nom de femme : « Héloïse »...

YVES DERMEZE.

# DEFENSE DES VALEURS FRANÇAISES

## L'EMPIRE FRANÇAIS : œuvre de solidarité

### Pétri de la sueur des noirs, des blancs et des jaunes, notre Empire puise sa force dans la fraternité des races

Il est peut-être exagéré de dire comme on a coutume de le faire non sans quelque raison, que le Français ne connaît rien des Colonies. Tous les Français savent au moins que la France possède des territoires au delà des mers, que l'ignorance populaire groupe sous le dénominateur de « colonies ». Ils en sont même fiers et on sent dans leurs propos cet orgueil, cette assurance insolente qui caractérisent tout propriétaire. Certains ajoutent à ces sentiments légitimes du reste, beaucoup d'érudition et sont capables de vous confondre par des chiffres d'une précision étonnante sur lesquels ils appuient leur conscience de puissance.

J'ai même été heureux de voir avec quelle curiosité les paysans eux-mêmes regardaient ceux de nôtres que les hasards de la mobilisation ou des vacances scolaires conduisaient dans les campagnes les mieux abritées contre les spéculations culturelles. Les plus hardis vous interrogent à brûle-pourpoint : « de la Martinique ? » — « du Sénégal ? » — « de Madagascar ? ». Et j'ai été surpris, fort agréablement, de constater que le nom de mon pays, le Togo, territoire très tardivement incorporé dans le monde français, signifiait quelque chose pour un épicier chez qui une habitude de collectionneur de cartes postales m'avait amené dans un village perdu des Alpes-Maritimes. Je suis obligé cependant de remarquer que chez l'immense majorité des Français, les noms et peuples coloniaux ne correspondent pas toujours à une certaine conscience, même élémentaire, de communauté. Nos amis nous disent souvent avec une envie presque douloureuse :

« Ah ! si nous pouvions avoir tout le café et tout le cacao de vos pays... ! » Et leur réflexion en éveille immédiatement une autre chez moi : le Français regrette-t-il ces produits seulement parce qu'il en manque ? Préférerait-il le café « Niaouli » du Dahomey au café brésilien, son choix irait-il plutôt à l'« Arabica » du Dahomey ou de la Côte d'Ivoire qu'à celui d'un autre pays, quand l'abondance reviendra ; précisément parce que ce sont là produits de colonies françaises, donc produits français ?

Nous mettons le doigt sur le problème de la conscience impériale. Les colonies doivent-elles jouer uniquement le rôle d'approvisionneurs surnuméraires, ou doivent-elles être intégrées dans la vie intime de la France ? Peut-on parler d'une

même notion d'une entité française avec des provinces dispersées sur toute la superficie de la terre. Mais le peuple français est-il préparé à admettre un Noir ou un Jaune comme un frère véritable, un concitoyen ? Sur le terrain économique, les égoïsmes particularistes vont dresser leurs boucliers ; le tisseur objectera que ses filatures ne sont pas conçues pour travailler le coton dont l'Office du Niger prétend l'inonder ; le capitaliste qui a déjà investi des sommes énormes dans un trust étranger admettra difficilement le financement d'entreprises nouvelles destinées à développer et à transformer les produits de nos colonies ; les petites habitudes se croiront un privilège de durer et de ne supporter aucune modification... Ce sont là des objections réelles et je les ai choisies dans le domaine économique parce que c'est là que les antagonismes d'intérêts se manifestent le plus clairement, parce que là l'hypocrisie se masque moins sous l'apparence d'un sentimentalisme équivoque. Je ne doute pas qu'on puisse réussir à faire pénétrer dans tous les domaines l'idée de communauté impériale. Il faut intéresser la jeunesse au problème colonial car c'est chez elle qu'on peut le plus aisément et le plus efficacement provoquer l'épanouissement de la conscience d'Empire. C'est ici qu'intervient surtout l'éducateur — le Maître d'École, le Chef Compagnon, le Chef des C. J. F., etc., devront montrer qu'au point de vue économique les rapports entre la France et ses colonies sont des relations de complémentarité et d'interdépendance, que les produits coloniaux doivent occuper la première place dans l'ordre de leurs préférences parce qu'ils contiennent un peu de sueur française (que cette sueur tombe d'un front jaune ou noir) et que ce front lui-même abrite un esprit qui, avant de penser français, pense humain tout comme le front d'un Provençal ou d'un Auvergnat. Ils n'omettront pas, j'en suis sûr, d'enseigner à leurs jeunes que sous l'Empire français est pétri de cette même sueur, et mieux, du sang de tous les peuples de l'Empire. Ces races, si diverses soient-elles, ont conclu un « pacte du sang » pour édifier et sauvegarder l'Empire en mêlant leur sang sur de nombreux champs de bataille, et ce pacte impose aux uns et aux autres un devoir de solidarité qui ne peut être pleinement rempli que grâce à l'éveil de la Conscience d'Empire.

TÉMOIGNAGES  
AYAIVO AMORIN  
TOGOLAIS  
des étudiants coloniaux

communauté française embrassant et le point de vue économique et culturel et le point de vue politique ? Sans doute on a dit et répété qu'à l'ancienne terminologie bédouinnaire de « France et Colonies » ou de « France et Empire » il fallait substituer le vocable unique d'« Empire français » englobant tous les pays sur lesquels flottent nos trois couleurs sous la

## BRENN LE GAULOIS

C'EST vers le soir, à l'heure où le ciel change de couleur et où le rouge soleil s'enfonce brusquement dans la mer incendiée, que Brenn entendait généralement le puissant appel des ancêtres. Une terreur bizarre Pengourdissait soudain, mêlée de stridences cuirées de buccins. Il avait l'impression de se diluer, de disparaître, et il se laissait aller. Et puis, il ouvrait les yeux. Et il était ailleurs : il buvait de l'hydromel, retrouvait le rauque langage des Arvernes,



et, assis dans une clairière, baignant dans l'âcre et douce odeur des sèves, il parlait à ses pairs et répondait à leurs questions toujours renaissantes :  
— Quoi de neuf sur la vieille terre ? Comment se conduisent nos héritiers ? Ont-ils retrouvé le rire ?...

Et Brenn disait la guerre, et Brenn décrivait la vie, et Brenn, avec sa fâcheuse intarissable essayait de satisfaire une intarissable curiosité...  
— Que fait la civilisation ? disait Camulogène.  
— Elle se perfectionne de jour en jour...  
— Et les nôtres ? disait Vercingétorix.  
— Les nôtres ? Ils suivent les progrès de la civilisation...  
A quoi pensait Brenn en parlant ainsi ? Je me le demande...

Quelquefois, Brenn essayait d'expliquer aux vieux Gaulois les préoccupations de leurs descendants. Cela n'allait pas tout seul, car, il faut bien le dire, ces barbares n'étaient pas capables de saisir les nuances de notre pensée si évoluée, si affinée (et tout, et tout, et tout). Allez donc faire comprendre à ces moustachus casqués que nous nous acheminons vers un avenir inconnu, mais prometteur, et que plus la route est ardue, plus le but est intéressant ! Par exemple, comment convaincre Camulogène que la rénovation du théâtre est indispensable au relèvement de la France ?



— Voyons, dit Camulogène, tu nous embrouilles : d'abord, qu'est-ce que c'est que le théâtre ?...  
— C'est une troupe de gens, dit Brenn, qui... que... (Dame ! mettez-vous à sa place !)  
Bref, ce sont des gens dont le métier consiste à amuser les autres au moyen de dialogues, de mimiques et de pantomimes...  
— Peuh ! dit Camulogène. Des baladins ! Nous en avions. Ils nous faisaient bien rigoler...  
— Maintenant aussi, ils font rigoler le monde. Imaginez-vous, dit Brenn, qu'il y a autant de troupes que de cheveux sur ma tête. Il y a le Chariot de Thespis, les M'as-tu-vu, les Va-nu-Pieds, et mille autres. Et tous, ils sont

persuadés qu'ils vont renouveler ce qu'ils appellent l'Art Dramatique...  
— L'Art Dramatique ? dit Camulogène en haussant les sourcils. Et toi, Brenn, tu t'intéresses à ça ? Et les Français s'y intéressent ?  
— Les Français ? Ils s'en moquent ! Bien d'autres choses les passionnent, et en particulier cer-



taines questions de ravitaillement, de 300 grammes de légumes tous les huit jours, de marché noir, de paquets qui arrivent avec rien dedans...  
— Alors, dit Camulogène, pourquoi parles-tu de l'Art Dramatique, puisque ça n'intéresse personne ?...  
— Eh, dit Brenn, il faut bien parler de quelque chose !...  
(Texte et dessins de SORO.)



### Un maître de la Jeunesse Française ERNEST PSICHARI

M Daniel Rops vient de nous restituer la noble figure d'Ernest Psichari (1), soldat et croyant. A l'heure où la jeunesse de France cherche des chefs de file, on ne saurait lui proposer meilleur exemple que celui de cet adolescent dont la vie fut exemplaire.  
Par sa mère, petit-fils de Renan, Ernest Psichari était le fils de Jean Psichari, un des renouveleurs de la langue française moderne. Né le 27 septembre 1883, il fit ses études à Paris, aux lycées Montaigne, Henri-IV et Condorcet, puis à la Sorbonne. Licencié en philosophie à vingt ans, il s'engagea au 51<sup>e</sup> de ligne à Beauvais, en 1903, rengagea l'an d'après pour cinq ans. Arrivé au galon de sergent, il l'abandonna pour entrer dans l'artillerie coloniale, participant comme maréchal des logis à la mission Lenfant au Logone où il obtint la médaille militaire. Revenu en France, il publia en 1908, Terres de soleil et de sommeil. Après quelques mois de garnison à Cherbourg, il repart pour l'Afrique où il restera trois ans, la plus grande partie dans les troupes méharistes de Mauritanie.

En décembre 1912, il rentre à Paris où il publie l'année suivante, l'Appel des armes. Il repart pour l'Afrique où il écrit le Voyage du centurion, qui paraîtra posthume. Lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie, il tombe le 22 août 1914, à Rossignol, près de la frontière belge.

Cette biographie, volontairement dépouillée, nous montre dans sa brièveté, comment, en quelques lignes peuvent tenir beaucoup d'héroïsme et beaucoup d'abnégation.

S'il entre brusquement dans l'armée, après avoir passé ses examens et au moment même où une carrière brillante s'ouvrait devant lui, c'est pour y trouver une sauvegarde morale, une observance. A peine soldat, il est pris par le puissant système de traditions qui caractérise le métier militaire. Il a besoin d'une loi. Cette loi, il la trouve à la caserne. Il en va des lois morales qui commandent au soldat comme de certains gestes du labeur humain, celui du laboureur, du bûcheron : les uns et les autres sont éternels. Entre le Centurion de César et le lieutenant méhariste, quelle différence de substance y-a-t-il en effet ? L'un et l'autre s'intègrent dans un ensemble d'obéissances, de dépendances superposées. L'un et l'autre sont prêts à mourir pour des réalités qui les dépassent. « Les armées sont comme des églises, indissolublement liées à des fidélités. »

Quand plus tard, écrit M. Daniel Rops, il formulera sa philosophie de l'armée, bien loin d'équilibrer seulement la servitude à la grandeur (pour reprendre un vocabulaire célèbre), c'est dans la servitude même qu'il placera la grandeur.  
Comment ne pas évoquer Alfred de Vigny en songeant à la somme de grandeur et de servitude que représente une existence comme celle de Psichari ? Mais quelle humanité, quelle modestie chrétienne chez le second !

« Ne pas résister à la vérité, quelle qu'elle soit, attendre, attendre patiemment, sans nervosité, sans inquiétude, attendre l'hoste que l'on désire et dont, pourtant, on ne sait rien », écrit-il quelque part. Admirable humilité qui force Dieu à répondre.  
Mais bien avant d'avoir compris que cette attente était satisfaites l'heure où elle était, Ernest Psichari portait en soi la certitude d'être un jour, comblé :

« Nous nous rendons, Seigneur ! », s'écrie le Centurion, aux dernières pages du Voyage.  
Cette attente de Dieu s'exprime dans tant de pages qu'on n'ose en détacher aucune. Toute la fin du Voyage en est « comme soulevée ». Elle s'achève par le cri célèbre :  
« Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer ! »

Il veut, une religion — appuyée sur une large culture —, et s'il s'oppose aux intellectuels qu'il a abandonnés pour l'armée, c'est que leurs connaissances, à eux, lui semblent incomplètes, déracinées : c'est pour faire retour à la véritable intelligence, à la plus grande des simplicités. Et c'est là que nous le retrouvons ami et disciple de Péguy qui, comme lui, devait tomber pour la France.  
Les deux hommes que séparait dix ans d'âge, se comprenaient merveilleusement : les lettres de Psichari à Péguy, la dédicace de l'Appel des armes sont admirables de tendre respect et les pages que Péguy a consacrées à celui qu'il appelait « mon fils », sont parmi les plus pures, les plus chaleureuses de cette œuvre si chère et si pure.

La lignée à laquelle appartient pas deux noms, écrit M. Daniel Rops, constitués dans l'histoire spirituelle de la France, ce qu'on pourrait appeler l'épine dorsale, la longue tige d'où partent bien des rameaux différents...  
Psichari, comme Péguy et plus que Barrès, a eu très haut le sentiment qu'il existe une unité fondamentale de la conscience française que les luttes politiques, les incompréhensions réciproques, les violences parallèles ne peuvent arriver à détruire.  
Ce n'est pas exagérer la portée de son exemple que de dire qu'en lui, le chrétien justifie le soldat, un soldat tombé au champ d'honneur, sur un de ces champs de bataille qui, selon l'expression même de Psichari, sont « l'image temporelle de la miraculeuse grandeur du sacrifice ».

L-Gabriel ROBINET.  
(1) 1 vol. chez Plon, « Psichari ».

Amanda, par Yves Gaudon (Albin Michel) ; La Bête de joie, par André Beucler et Pierre Brive (Editions du Sagittaire) ; De la colère à la justice, par Charles Maurras et Mirabeau, par Louis Caste (Lardanchet, éditeur) ; La France, la guerre et la paix, par Thierry Maulnier (Lardanchet) ; Jaguar, chacal, léopard, par Hervé Cras ; La Bagne sans doigt, par P. Duparc ; La coupe fatale, par Charles Berquier (Editions Sequana).

# La vie n'est pas neutre

## LA GAZETTE DES GAZETTES

**O**N nous annonce que les Goncourt n'étaient pas de successeurs à Léon Daudet et à Pierre Champion avant la fin de la guerre.

Ma foi, tant pis. On se fera une raison.

En toute originalité, les Goncourt ne font d'ailleurs que suivre l'exemple de l'Académie Française.

Laquelle, bien que réduite à 31 membres, a héroïquement décidé de tenir jusqu'au bout.

Mais c'est surtout aux 31 recapés à tenir bon. Qu'arriverait-il, grands dieux, si ces 31 là s'en allaient à leur tour avant la fin des hostilités...

Rien que pour ça — sûrement — on souhaiterait que la guerre ne soit pas trop, trop longue.

**U**n hebdomadaire nous informe, avec photos à l'appui, qu'à 14 ans, Shirley Temple a reçu son premier baiser de cinéma.

Vous nous en voyez ravis.

La semaine d'après, le même hebdomadaire publie trois photos de Shirley Temple, avec cette explication : « Entre ces trois photos, Shirley doit choisir sa photo officielle de star ».

Eh bien ! quelle la choisisse.

Nous, quand on va chez le photographe, on ne fait pas tant de chichis.

La semaine suivante, le même hebdomadaire ne nous parle plus de Shirley Temple.

Juste ciel, que s'est-il donc passé ?

Il nous tarde d'arriver à la semaine prochaine pour être rassurés.

Vite, vite, cher confrère, donnez-nous de ses nouvelles.

**O**n tâte d'un journal du soir cette information sensationnelle :

« On vole à Charles Trénet une robe de chambre de 5.000 fr. Un prêtre la lui rapporte ».

Moi, on m'a volé un jour une paire de chaussettes. Ce n'était pourtant pas dans le journal.

Il est vrai qu'elles ne valaient pas 5.000 fr.

Et que je ne suis pas Charles Trénet.

Mais puisqu'on la lui a rapportée, sa robe de chambre à 5.000 balles, pourquoi faire tant de bruit ?

Vient de paraître :

### LE GUIDE DU CHEF

Tout ce que doit savoir le Chef de Compagnie.

Très indiqué également aux Chefs de Cité, parce qu'il leur permettra de connaître de nombreux tuyaux et détails indispensables pour la bonne marche de leur cité.

Prix de vente : 10 francs (port en sus).

Adresser les commandes à : COMPAGNONS DE FRANCE, Service Expéditions, CREPIEUX - LA PAPE (Ain).

## SILHOUETTE

Le Monsieur qui a - opinions sur rue -

**C**E monsieur-là, par les temps qui courent, est nettement insupportable.

Avec ses façons de vouloir à tout prix vous mettre dans le bain.

Vous êtes dans le train, ou dans un café, ou tout autre lieu public. Vous vous entendez soudain interpellé par un quidam que vous n'avez jamais vu :

— N'est-ce pas, Monsieur, qu...

Ou bien :

— Que pensez-vous, Monsieur, de la situation ?

— Mais, monsieur, je...

répondez-vous gêné.

— Oh ! vous pouvez y aller... Moi, je suis pour les...

Pas un instant, l'idée ne lui viendrait que, justement vous n'êtes pas pour les...

Ou bien que, si vous êtes pour les..., vous ne tenez pas plus que ça à le clamer devant des gens que vous ne connaissez pas.

D'autres fois, ce personnage ne vous prend pas directement à parti. Il discute avec un tiers, mais à si haute voix que le doute n'est pas permis : c'est à vous qu'il s'adresse. A chacune de ses affirmations, il vous interroge du regard.

Si j'ose ainsi m'exprimer.

Remarquez que ce personnage raisonne parfois fort bien ou, ce qui est la même chose, exprime une opinion que vous partagez.

Il n'en est alors que plus redoutable.

Nous n'avons certes, ni vous, ni moi, des opinions à cacher. Ce que nous pensons, nous pouvons, s'il nous plaît, le crier à la face de tous, sans peur ni crainte, ni fausse honte.

Mais il nous déplaît souverainement de voir le premier venu forcer la porte de notre conscience.

Ça ressemble à de l'effraction.

Ça ressemble aussi, parfois, à de la provocation.

Fuyez comme la peste le Monsieur qui a opinions sur rue.

Afin, parbleu, que tout un chacun sache bien que M. Charles Trénet peut se payer des robes de chambre à 5.000 francs.

**L**ES journaux rapportent le cas extraordinaire d'une jeune femme de 21 ans qui vient d'avoir son sixième enfant.

Toutes nos félicitations à la maman prodige.

Gageons pourtant que nous hésiterons à recommander aux jeunes Françaises de battre son record.

Car, 6 enfants à 21 ans, ça fait tout de même commencer bien tôt le difficile métier de mère.

**O**N vient d'introduire dans un pays étranger, nous disent les agences, une carte supplémentaire pour les invités de mariage. Elle accorde à chacun d'eux une ration supplémentaire de différentes victuailles.

Vous nous en voyez tout heureux.

Mais... à propos, qu'advient-il de la fameuse lessiveuse promise chez nous à tout nouveau ménage ?

...Et de la paire de draps de rechange qui manque au trousseau des jeunes mariés ?



CHAPEAUX  
**FLECHET**  
CHAPEAUX PARFAITS



— Une chance inespérée...  
— Vous avez trouvé du pain pour vos enfants ?  
— Non, du rouge pour mes ongles...

## ÉCHOS

### QUESTION DE PRONONCIATION

L'Échotier de PRESENT demande :

— Comment prononce-t-on « séloutiennes » ? Encore une fois, les speakers de la radio ne sont pas d'accord. Les uns disent « tiennes » comme « la tiennes », d'autres « tiennes » comme la « tiennes ».

C'est vrai.

Mais d'autres encore disent « séloutienne » comme la géographie, au lieu de « séloutienne » comme entre confrères de PRESENT.

Ce mot, décidément, est terriblement compliqué !

### EN TOUT DESINTERESSEMENT

Un hebdomadaire spécialisé dans les annonces de « mariages » publiés récemment celle-ci :

Veuve, 25 ans, remarquablement belle et élégante, haute situation, époux serait monsieur âgé, très riche, discrétion absolue.

Ah ! ces mariages d'amour !

### BRAVO, PAUL VALÉRY !

L'excellente revue « Patrie » fait passer dans la presse des placards de publicité ainsi conçus :

Le numéro 6 de Patrie

est paru

En 1910, les savants français

ont gagné leur combat avec :

Paul Valéry, de l'Académie Française,

Frédéric Joliot, Ernest Esclagon, etc...

Félicitations à M. Paul Valéry d'avoir aidé les savants français à gagner leur combat...

En les encourageant sans doute de la voix et de... la geste.

## Y'a de l'abus

### Le crime de Jean-Marie

« Au vilage de Montoux (Youcluse), un propriétaire, M. Jean-Marie, surprenant des gamins qui lui volaient des fruits, a fait feu sur leur groupe et en a blessé un gravement à la tête. L'enfant a perdu l'œil droit et son état général demeure très grave. »

Le moins qu'on puisse dire est que Jean-Marie est un peu vif. Oh ! bien sûr, on se doute bien qu'il n'a pas voulu toucher le petit mordu. Il a tiré au hasard pour effrayer les gamins et leur ôter l'envie de recommencer.

Mais quand on est aussi maladroit, mieux vaut laisser son fusil au clou !

— Aussi, doit se lamenter Jean-Marie, ils avaient bien besoin de venir voler mes fruits, ces sales garnements !

Ils n'avaient évidemment que l'excuse d'être des enfants.

Il faut pourtant reconnaître que c'est une excuse assez sérieuse.

On connaît, mieux que d'autres ici, la passion du paysan pour sa terre. Le droit de la propriété a pour lui une signification qu'il n'a pas pour le possesseur d'un paquet d'actions ; par exemple, un épi de blé, un chou, une pomme sont un peu de lui-même, car pour les faire venir, il a arrosé le sol de sa propre sueur, il a trimé, lutté, souffert. Et le malandrin qui prétend lui ravir, ne fut-ce qu'une parcelle de son bien, commet plus qu'un simple vol : un sacrilège. Aussi la loi elle-même reconnaît-elle dans une certaine mesure au paysan le droit de punir le coupable pris sur le fait. C'est pourquoi les garde messiers sont armés.

Mais tout de même, Jean-Marie... des gamins !

Ne t'arriva-t-il jamais, au temps de ta jeunesse rustaude, de déchirer ta culotte en sautant par-dessus la haie d'un voisin pour cueillir une pomme qui te tentait ?

Allons, avoue que le petit mardaudeur que tu as éborgné et peut-être tué d'une décharge de chevrotines, avait droit à quelques circonstances atténuantes.

Sa mère s'était saignée aux quatre veines pour élever ce gosse : au moins autant que toi pour faire venir tes pommes ! Tiens, vois-tu, Jean-Marie, tu es peut-être un honnête propriétaire qui n'a jamais fait tort d'un sou à personne. Mais pour ce qui est d'être un brave homme, non, tu n'es pas un brave homme !

Marc ALLAIN.

# LES ORIGINES DE LA BOXE



**L**ES légendes sont ce qu'elles sont : le mérite n'y est que pour une faible part. Ainsi s'accorde-t-on généralement à faire remonter au début du XIX<sup>e</sup> siècle les origines de la boxe de combat et à attribuer au marquis de Queensberry les droits de paternité des règles qui la régissaient.

Dussent les plus sincèrement convaincus en être surpris, nous pouvons affirmer qu'ils commettent une double erreur. A vrai dire, nous ne prétendons pas fixer la date exacte à laquelle la boxe fit son apparition sur notre machine ronde, mais ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle existait déjà en Angleterre en 1719.

Abandonnant le bâton dont faisait usage ses prédécesseurs, Broughton avait adopté et fait adopter une position qui était certes bien différente de celle d'aujourd'hui : les pieds fermement plantés au sol et le buste penché en avant, le meilleur homme était celui qui frappait le plus fort et encaissait le mieux.

Mais Broughton se rendit rapidement compte que la boxe pouvait devenir un tout autre sport et en 1738, il élabora les premières règles connues, règles qui, le 17 août 1743, approuvées par les « gentlemen » qui fréquentaient l'académie qu'il avait fondée, furent enfin acceptées par les pugilistes qui combattaient dans sa salle. C'était le « code de Broughton », et la boxe était, de ce jour, réglementée.

## LES PREMIERS GANTS

Si la preuve est donc faite que Jack Broughton doit être considéré comme le père du « noble art », puisque c'est grâce à lui que la boxe cessa de ressortir du seul pugilat, c'est à ce précurseur que l'on doit encore l'invention des gants.

Certes, ce ne sera qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que « Gentleman Jackson », champion d'Angleterre, fera adopter les gants par les combattants, mais Broughton

avait eu l'idée, en février 1747, de l'emploi de ces gants par mesure de précaution, pour empêcher les élèves amateurs de son académie de s'abimer les poings et de se défigurer.

Parlant brièvement de la carrière même de Jack Broughton, disons qu'il défendit son titre sans faiblir de 1734 à 1750, soit pendant 16 années, et qu'il soutint entre autres un combat victorieux de 212 heures contre Jack Slack.

Broughton mourut en 1798, âgé de 85 ans et fut porté en terre par six champions de cette époque Humphries, Big Ben, Mendoza, Ward, Johnston et Ryan.

## LES REGLES

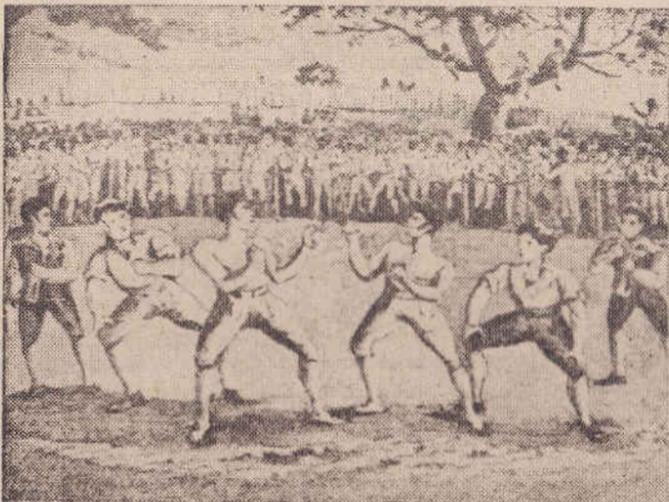
### DE « QUEENS BERRY »

Les règles de Broughton ou plus exactement les « London Prize Ring Rules » subsistèrent jusqu'aux environs de 1890, date à laquelle un journaliste anglais du nom de Chamberlin, en élabora de nouvelles qui avaient pour but de donner à la science et au travail cérébral une place prépondérante.

Ces règles nouvelles, Chamberlin les dédia au marquis de Queensberry qui accepta de les laisser publier sous son nom. L'autorité du Marquis était considérable et suffit à faire accepter le nouveau règlement les yeux fermés, par tous.

Notons qu'en 1914, ces règles, avec quelques rares modifications apportées par les diverses fédérations, régissaient encore le noble art et qu'elles inspirent foncièrement encore les actuels règlements mondiaux.

Edouard DUPIRE.



année où un certain Tom Figg fit son apparition, remportant le premier championnat connu, et conservant ensuite son titre jusqu'en 1730.

A cette époque d'ailleurs, les pugilistes n'étaient pas à proprement parler des boxeurs puisqu'ils étaient autorisés à se servir d'un bâton mais, ce petit détail mis à part, on doit faire remonter à Tom Figg, faute d'autres antécédents connus, les origines de l'histoire du ring.

De 1730 à 1732, Tom Pipes succéda à Tom Figg au palmarès officiel des championnats, puis vint en 1733 l'Irlandais Greeting qui, à son tour, l'année suivante, céda le sceptre à Georges Taylor, qui ne devait le conserver lui-même qu'un peu moins d'un an.

## LE PREMIER REGLEMENT

C'est alors qu'apparaît Jack Broughton. Fils d'un batelier de la Tamise, il commença par combattre dans une baraque de Tottenham Court Road.

## Quelques dates de l'Histoire du ring

Le premier combat en Amérique eut lieu en 1816 entre Jacob Hyer et Thomas Beasley.

Le plus long combat à poings nus dura 6 heures 3 minutes et opposait, le 17 juillet 1849, à Londres, Mike Madden à Bill Hayes.

En Amérique, le 4 décembre 1860, un combat entre Fitzpatrick et James O'Neill dura 4 heures 20 minutes.

En Australie, en 1855, James Kelly et Jonathan Smith s'affrontèrent pendant 6 heures un quart.

Le match le plus long avec gants eut 110 rounds. Il se disputa en 1893 à New-Orléans entre A. Bouven et J. Burke et se termina sur un résultat nul.

La C. N. S., sous le contrôle du C. N. S., va alimenter un C. N. S. L'événement est d'importance s'il est passé trop inaperçu de ceux-là même qui sont intéressés à cette innovation qui, présentée sous ces signes successifs apparaît comme un problème chinois et algébrique à la fois, et qui se traduit finalement et très simplement : la Carte Nationale Sportive, sous le contrôle du Comité National des Sports, va alimenter un Crédit National Sportif.

La Carte Nationale Sportive est une nouvelle papeterie dont on doit admettre d'emblée la nécessité car, à dater du 1<sup>er</sup> octobre, chaque sportif pratiquant en sera muni et de ce fait, moyennant la modique somme de 20 fr., assurés contre tous les risques inhérents à la pratique du sport.

C'est donc l'assurance obligatoire à laquelle il faut bien recourir puisque les Français furent toujours, sur ce point, de grands négligents. Mais cette carte offre un autre intérêt. Une partie de la somme versée par chaque pratiquant servira en effet à la contribution d'un Crédit National Sportif qui, à son tour, alimentera les œuvres sportives de première nécessité telles celles qui ont pour but de construire ou d'entretenir des stades ou des piscines.

Ainsi le sportif pratiquant contribuera sans qu'il lui en coûte — ou si peu — à faciliter la pratique du sport jusque dans les coins les plus perdus de France.

Le principal est qu'aujourd'hui on ait trouvé les hommes qui, ayant compris, ont enfin décidé d'appliquer le système.

Et espérons maintenant que les résultats s'en feront bientôt sentir. Dimanche peu chargé que ce dîner, mais, par contre, les quelques manifestations qui se dérouleront étaient de premier choix.

Puisque l'athlétisme est le sport de base. Commençons notre revue par la Coupe Henri Desgrange dont les trois demi-finales se déroulaient à Paris et à Clermont-Ferrand.

Dans la capitale, le P. U. C., le C. A. S. G., le Racing et le Stade Français se qualifièrent suivant les pronostics, mais dans la capitale de l'Auvergne, grosse surprise avec l'élimination du Lyon Olympique Universitaire.

La Coupe, qu'il s'agisse d'athlétisme ou de football, reste la grande dame capricieuse qui se refuse à qui la désire davantage !

Individuellement les 49" 3/10 de Doléans au 400 mètres, les 1' 56" 5/10 de Fontaine au 800, et les retour en forme de Marillac et du quasi-vétéran Robert Paul sont à signaler.

Par ailleurs les quadragénaires Ramadier à la perche et Sempré sur les haies continuent de moissonner des lauriers. C'est probablement ce qu'on appelle le renouvellement des cadres.

Les nageurs disputaient leurs Critériums dans l'une et l'autre zone. Ici encore, on prend les mêmes pour recommencer sans que les progrès soient grands. Du moins existe-t-il un engouement pour le sport n° 2 et la quantité est-elle plus grande de nos nageurs dont la qualité moyenne s'améliore aussi.

Espérons que Nakache, quatre fois vainqueur dimanche, Kovacs et Beddrif qui se signalèrent en Afrique du Nord, auront bientôt de dignes successeurs et que de nouveaux Paris écloretront avant peu.

Une grosse surprise : la victoire de Battin qui doit être un des rares boxeurs sinon le seul à pouvoir se vanter d'avoir disposé de Cerdan.

A la fin du combat celui-ci était pourtant debout et son adversaire dans la « résine », comme l'on dit en ces milieux.

Mais il y avait eu coup bas !

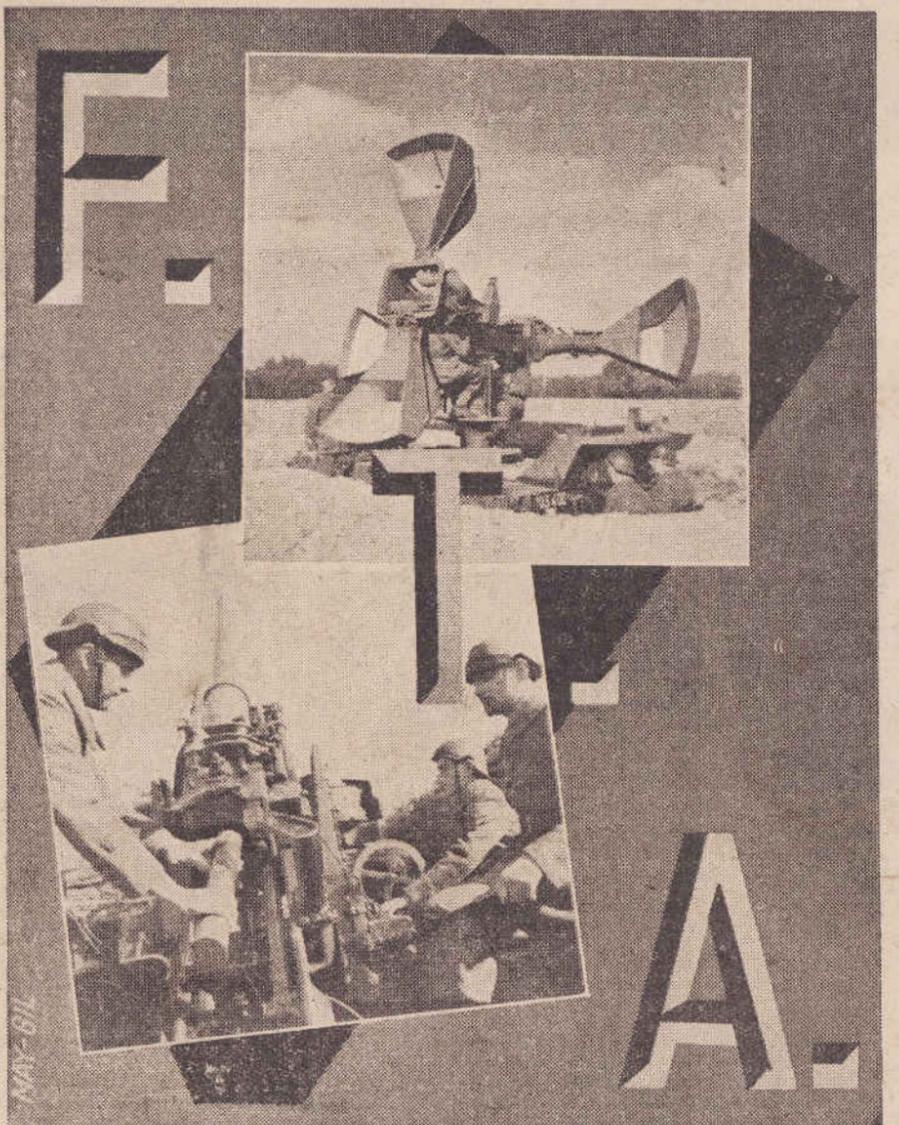
Que faut-il en conclure ? Que le Marocain reste bien le plus fort et que si l'on doit féliciter le Lyonnais d'avoir « tenu » huit rounds devant la terreur de nos rings, il ne doit pas renouveler trop souvent des combats de ce genre. La boxe est un jeu dangereux et aller une demi-douzaine de fois à terre et se relever, si cela constitue une performance méritoire et courageuse est un traitement qui risque d'avoir des suites terribles pour l'organisme qui le subit.

Mais alors qui opposer à Cerdan, nous dira-t-on ? Ce professionnel doit bien vivre et il faut donc coûte que coûte lui trouver des victimes !

Problème, en vérité et bien difficile à résoudre si l'on veut contenter tout le monde et Cerdan car si celui-ci veut travailler, ceux-là ne refusent que rarement de jouer le rôle de têtes à massacrer pourvu qu'on fasse payer et à leur profit cher les balles — c'est-à-dire les poings qui les renverseront.

On n'en doit pas moins réfléchir à la chose et s'efforcer de ne pas faire tomber la boxe au rang des jeux anciens de cirque, ou modernes de foire car le sport est fait d'honnêteté et il n'est pas honnête de monter un combat dont l'équilibre, au vu de tous, n'existe pas.

LEROUX-BAIGNOT.



# Perdue dans la montagne

**C**ETTE auberge-là était une œuvre collective. Un « ancêtre », pour sa joie personnelle, sans trop savoir s'il récupérerait son argent, avait réglé des hypothèques importantes. Et puis le groupe d'ajistes était monté au chalet, là-haut, au milieu des sapins. Une première fois pour son plaisir, lui aussi, comme le pilote caresse ses manettes avant l'envol. On regarda la maison une bonne fois, sur toutes ses faces, sur toutes ses coutures, on l'estima, on la jaugea et l'on rit un bon coup, satisfait.

On remonta au chalet dix fois pour tracer un chemin convenable, puis cent fois pour le reste, pour installer les lits, pour curer la source, pour chasser les rats, repeindre un plafond, sceller une marche, remettre une vitre... Souvent, aussi, pour rien, pour la joie de retrouver l'équipe, de toucher du doigt la maison, d'entendre résonner un marteau, de chanter une chanson apprise là le premier jour.

L'affaire dura tout un hiver, et tout un été. L'équipe de la vallée avait « son » auberge. Un premier et timide ajiste fit un soir son apparition. Ce fut une grande fête avec débauche de joie, de rires, de chansons et aussi de ces fromages ronds et piquants du pays.



CES JEUNES-LA, UN JOUR, EN EURENT ASSEZ. ILS PLANTERENT TOUT DE BON RADIO, DANCING, CINEMA ET TERRASSES DE CAFES ET S'EN FURENT D'UN PEU PRES SENTIR LA VRAIE TERRE. ILS PARTIRENT SUR LA ROUTE, CONNURENT LES EXACTES FORMES D'UN NUAGE, TATERENT LA NUIT...



« ...ON REMONTA AU CHALET DIX FOIS POUR TRACER UN CHEMIN CONVENABLE, PUIS CENT FOIS POUR LE RESTE. POUR INSTALLER LES LITS, POUR CURER LA SOURCE, POUR CHASSER LES RATS, POUR REPEINDRE UN PLAFOND ET REMETTRE UNE VITRE... SOUVENT AUSSI POUR RIEN, POUR LA JOIE DE RETROUVER L'EQUIPE. »

L'ajiste devait passer la nuit dans ce qu'il appelait un « refuge », il resta quinze jours dans « l'auberge » qu'il venait de découvrir. Cela se sut à PARIS, et ailleurs...

J'étais monté là-haut, seul sous la tempête de neige, après deux heures de marche assez difficile, coltinant ma subsistance pour quatre jours. Le chalet m'était apparu brusquement, à quelques mètres dans la brume. La porte passée, la buée, la chaleur, le bruit et une caractéristique odeur de soupe à l'oignon m'accueillirent et me suffoquèrent un instant. Incontinent, je fus déchargé, déchaussé, nanti d'un bol de soupe et questionné.

Ils étaient là une trentaine de la vallée, des villes voisines et de plus loin. J'y retrouvais Théo, la petite Madeleine, que je connaissais bien...

L'atmosphère commençait à s'échauffer en vase clos. Avec cette tempête il était impossible de skier et l'institutrice de la vallée, le métalo en petit week-end ne trouvaient pas cette inaction à leur goût.

De « peluches » en chansons, de repas en vaisselle, de chansons encore en discussions, l'après-midi passa. Ce fut alors qu'un « mordu » proposa un tour à pied pour se décrocher. La proposition eut beaucoup de succès et les trente partirent pour « un tour ».

Dans les tourbillons de neige, enfonçant parfois jusqu'à la ceinture, la caravane avançait entre les sapins gémissants. La morsure du froid prenait à la gorge lorsqu'une chute, une bourrade, une attitude cocasse du voisin ou de la voisine, déclenchait les rires.

Brusquement la nuit fut là. Brusquement aussi la brume s'épaissit. Il fallut rentrer. Les guides manquèrent d'assurance pour retrouver le che-

min. On se rendit compte que l'on repassait près du même sapin penché remarqué l'instant précédent. Ce fut alors que l'on s'aperçut que Josette, une toute jeune camarade, n'était plus dans le groupe...

Inquiétude, pincement au cœur de chacun. Opinions, idées, propositions contradictoires furent avancées. Flottement aussi dans l'équipe. Bob, un camarade calme et posé qui ne s'était pas autrement manifesté au cours de la journée, prit d'autorité la décision qui s'imposait : faire mettre la troupe sous un abri relatif et repartir, avec deux camarades, à la recherche de la disparue.

L'attente fut longue, longue... Et ces arbres qui grinçaient, et cette neige qui ne cessait de tourbillonner... Les conversations tombèrent. Le froid, l'inaction, les nerfs, la nuit, la crainte firent le reste. Les filles voulurent rentrer — l'idée semblait sage — pour repartir avec des lampes et du matériel à la recherche de Josette. Il fallut gifler une fille, comme ça, une fille devenue impossible et qui démoralisait le groupe.

L'on partit un peu à l'aveuglette, dans la nuit et la neige, prenant la pente pour repère, remontant ensuite, craignant avoir dépassé l'auberge. Une fille gémissant ici, un gars jurant sourdement, tous prêts d'être pris de panique. Mais l'équipe restait solidaire, unie, chacun servant de près son voisin, lui passant sa chaleur et lui offrant la présence d'un être vivant. Je gardai longtemps sur mon bras la marque de je ne sais quels doigts qui s'y agrippèrent longtemps et fortement.

Tout à coup, des appels dans le vent ! Bob, qui avait déjà ramené la rescapée à l'abri et était reparti à la recherche du groupe, venait vers nous.

Rapidement nous retrouvions la chaleur, la lumière et en même temps la faim et la notion du temps : minuit.

Ce fut alors une explosion de joie, de grosse joie enfantine. Il y eut quelques crises de lar-

mes, des accolades spontanées. Le gros B...h, père aubergiste du jour, y alla même d'une danse personnelle. L'auberge de jeunesse réalisait son miracle de solidarité des hommes. Nous formions un bloc de joie. Qu'importait la tempête puisque nous étions réunis, camarades !

On rit de tout : d'un bout d'oreille gelé de Théo, des mouffles perdues de la petite Madeleine, de la soupe trop salée. On rit de tout, d'être là, entre soi, d'avoir passé un sale moment, de s'être senti les coudes, de mieux se connaître, de bien s'aimer, au fond.

Au petit matin, beaucoup redescendirent. Ce furent des adieux d'hommes que les nôtres. Les poignées de mains des filles n'étaient pas les moins viriles. Une communauté s'était soudée entre nous — Et encore aujourd'hui les maillons de notre chaîne tiennent bon.

Le soir, nous restions trois dans la maison redevenue calme. La tempête soufflait encore. Au coin de l'âtre, nous devisions placidement, en toute sérénité, nous souriant.

Alors qu'au dehors, balancée à la poutre maîtresse du balcon, la lampe tempête signalait notre refuge d'amitié à l'homme perdu dans la montagne.

Marcel PETIT.



PARTIR SUR LA ROUTE, A TROIS, A QUATRE, A PIED : PROGRESSER BORNE APRES BORNE, PRENDRE LE PLEIN DU SOLEIL, LE LARGE DES PLATEAUX, LA GIFLE PERMANENTE DU VENT, TROUVER LE RUISSEAU ET PATAUGER PARMIS LES JONCS AU MILIEU DES CRENOUILLES AFFOLEES, GRISEMENT DU PLEIN AIR ET DE LA VIE.



APRES UNE JOURNEE SUR LA ROUTE, C'EST L'ARRIVEE AU VILLAGE OU A L'AUBERGE, CLOPIN CLOPANT QUELQUEFOIS. APRES AVOIR GASPILLE TOUTES LES RICHESSES DE LA TERRE, IL FAUT ECONOMISER SES PROPRES RICHESSES (DE MAIGRES PROVISIONS EMPORTEES DANS LE SAC), DEMAIN, CE SERA UNE NOUVELLE ETAPE « AU-DEVANT DE LA VIE ».